

N° 22 | AVRIL 2017

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

JEAN-LOUP SEBAN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CLAUDE MISEUR

TRÉSORIER

CARINO BUCCIARELLI

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MICHEL CLIQUET

JACQUES DE DECKER

COLETTE FRÈRE

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE-ANNE MAGNÈS

JEAN-POL MASSON

DANIEL SALVATORE SCHIFFER

COMMISSION DES LETTRES

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MARCEL DETIÈGE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

Sommaire

En hommage à France Bastia	3
Hommage à Marie Nicolai	4
À propos d'André Doms	11
Soirées des Lettres	13
Lectures	28
Courrier des lecteurs	50
Activités de nos membres	51
Les entretiens du Non-Dit	54
Prochaines soirées et cotisations 2017	55

Illustration de couverture : France Bastia

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Relecture : Claude Miseur

Mise en page et recherches documentaires : Frédéric Vinclair

Anne-Michèle Hamesse

France, chère France

Cher André

Chers Enfants

Chers Amis

Le monde des lettres est en deuil.

France, Chère France,

Cela te ressemble si peu ce matin de printemps froid presque hostile. Et comment traduire ici ce sentiment de désolation et de perte qui nous envahit tous ?

L'annonce de ton départ a fait l'effet d'un coup de tonnerre, un coup terrible d'orage inattendu porté dans le ciel serein de ce jardin de Hamme-Mille que tu aimais et dont tu étais la reine.

Et André Goosse ton roi, vous étiez tous les deux les souverains de ce lieu enchanté que tu appelais en riant le Château de Mille, et qui nous voit tous ce matin si tristes, si désespérés, et que tu évoquais si souvent et avec quel talent et quelle énergie dans la rubrique *Ce Mois qui court* dans la Revue Générale dont tu étais par ailleurs la Rédactrice en chef.

Et nous étions nombreux ceux qui commençaient la lecture de la belle revue par cette chronique, ta plume alerte et enthousiaste nous apaisait et nous ravissait ; assoiffés de lectures heureuses, nous nous y précipitions comme vers une source d'eau fraîche et désaltérante.

Tant de souvenirs nous viennent à tous. C'est toi et notre regretté Emile Kesteman qui avez guidé mes premiers pas dans cette belle Maison des Écrivains. Tu en fus la grande, l'inoubliable Présidente. Je faisais alors le secrétariat, nous avons passé ensemble des années de complicité et d'humour, des années joyeuses et inoubliables.

Tu me parlais souvent de l'homme admirable qui partageait ta vie, André Gossse, le grand grammairien, artisan infatigable du *Bon Usage*.

Nous l'entourons en ces moments cruels de toute notre tendresse, celui dont l'intelligence bienveillante avait su conquérir ton cœur, et recueillait ton admiration absolue : ton grand amour. Tu me écrivais encore la semaine dernière alors que tu connaissais le terrible mal qui t'avait atteinte.

EN HOMMAGE A FRANCE BASTIA

.....

Face a cette épreuve terrible qui t'a été infligée, celle de la mort annoncée, tu avais su rester sereine et forte.

Tu t'es montrée courageuse, égale à toi-même, et toujours généreuse, te préoccupant encore des soucis des autres, ta personnalité solaire continuant à manier cette autodérision si précieuse et si rare. N'écrivais-tu pas, en souriant : « *Je suis tellement distraite que j'en arrive à oublier parfois que je suis malade* ». Et tu affirmais : « *Ne sois pas désolée car je ne le suis pas, j'ai eu une belle vie.* »

C'est comme si ce matin, tu tenais à nous reconforter et que tu te réjouissais de nous voir tous unis dans le même chagrin, tous orphelins de toi, et que tu nous regardais en souriant.

Tes années de présidence empreintes de compétence et de dévouement aux écrivains belges furent aussi des années de travail efficaces mais parfois récréatives que j'ai eu la chance de partager avec toi.

Nous avions l'habitude d'émailler nos courriels de petits mots de passe qui nous faisaient rire comme des gamines : ainsi, nous terminions toujours nos conversations par un petit adage, qui aujourd'hui prend tout son sens. En le disant, c'est la première fois qu'il ne me fera pas sourire.

C'était : « Force et Honneur ».

Cette petite exclamation, tu l'as portée beaucoup plus haut que ce que nous aurions pu croire quand on l'écrivait comme une plaisanterie.

Je n'aurais jamais cru qu'elle serait un jour capable de me faire pleurer.

Tu fus une grande Présidente, distribuant sans compter les fruits de ta grande expérience emplie de sagesse dont ton amour pour Montaigne n'était pas étranger. Tu fus aussi et surtout une Femme de Lettres.

Ton livre *Le Cri du Hibou* a récolté à lui seul tous les lauriers. Il fut l'emblème de toute une génération d'écoliers ; ton ouvrage fut le best-seller des écoles.

Tu as écrit bien d'autres livres, nombreux. Tu as remporté de nombreux prix littéraires, dont deux fois le prix jeunesse du Ministère de la Culture française pour *Une autruche dans le ciel*, en 1973, et *L'herbe naïve*, en 1975.

Citons aussi *La Traille* ou *Avau le Vent*. Il y en eu bien d'autres.

Tu as reçu le prix De Nayer décerné en 1984 par l'Académie royale de langue et de littérature française pour l'ensemble de ton œuvre.

Tu as fondé ta propre maison d'édition, Les Claines, qui publie des auteurs sensibles et importants dans le paysage de nos Lettres.

Je me permets maintenant de vous lire un extrait du dernier livre de France, comme un message de bonheur et d'apaisement qu'elle nous laisserait.

EN HOMMAGE A FRANCE BASTIA

Extrait de son journal de 2013 à 2015

Du jour à la journée... carpe diem

« Faire à deux lentement le tour du jardin, admirer dans les parterres les flamboiements des azalées, sous les cerisiers en fleurs la prairie emplie de coucous, de pâquerettes, de boutons d'or, au bord des allées les chardons, les centaurées et tout cela quatre chats sur les talons, un papillon musant ici, un oiseau brillant plus haut (loin des chats) un gros canard prenant son envol au bord de la mare, ce jardin, n'est-ce pas le paradis ici-bas ? ».

A présent que tu vis dans celui d'en haut, au revoir Chère France, chère Présidente d'Honneur, chère grande amie livresque et généreuse, nous sommes tous ici à nous souvenir de toi, penser à toi, encore si présente en cet instant ce matin, tellement présente ici, parmi la grande famille des écrivains, tous si proches et si unis aujourd'hui dans une tristesse partagée, si affligés, et toi France qui continue à nous sourire, à nous dire que ce n'est pas grave, que tu nous aimes d'être réunis ici auprès d'André et de tes enfants, dans cette Église qui était tienne. Et n'avais-tu pas en fait trois maisons, celle de Hamme-Mille, la Maison des Écrivains, et celle-ci, celle de Dieu ?

Qui est près de ton jardin dont tu as si bien chanté les saisons, les arbres et les fleurs, et auprès de ces oiseaux, et de ces chats que tu aimais aussi et dont tu savais saisir les traces dans ton écriture qui parfois prenait des accents de Colette.

En cette froide et triste matinée de printemps, nous voulons te dire combien tu seras toujours pour nous cette très grande dame, notre Présidente de cœur et de talent, notre irremplaçable amie.

Au revoir très chère France.



Jean-Loup Seban

*Aux Mânes de France Bastia,
Présidente d'honneur de l'A.E.B.*

Dès que paraît au Club du faubourg Montoyer
La Primatale, en la Revue Générale,
Le cénacle lettré, qui le monde régale,
S'ébroue et s'anime, à la savance renaît.

Par messer Apollon couronnée augustale,
Au Pinde elle trône et patronne la cité,
Où l'on ose penser et le vrai rechercher ;
Elle épand le bon sens, fait taire la cabale.

Longtemps elle régna, et ce fut son exploit,
Sur tous les plumitifs qu'a donnés notre terre,
Guidant les égarés d'un heureux commentaire.

Femme de grands devoirs, femme de grande foi,
Chaque jour elle fut une attentive mère ;
Du verbe, amoureuse, elle épousa la grammaire.

Francis Delpérée

Ce matin, France Bastia nous réunit. J'allais dire: comme à l'habitude.

Nous nous réunissons autour d'elle. Autour d'André. Autour de ses enfants de chair. Autour d'un autre de ses enfants, une oeuvre de l'esprit, la Revue générale. Mieux vaudrait dire: "sa" Revue générale, la revue à laquelle elle s'identifiait depuis vingt ans.

Oh, je le sais, nous ne sommes pas à la table du comité de rédaction, à la maison des Ailes à Bruxelles. Nous ne sommes pas dans le petit restaurant de la rue Montoyer où nous avons pris l'habitude de prolonger dans la bonne humeur nos séances de travail.

Il n'empêche. Aujourd'hui, nous répondons à la convocation inédite de notre rédacteur en chef. Et nous mesurons le prix de cette rencontre. Nous nous rappelons, en effet, avec bonheur ces réunions chaleureuses (j'ose dire : familiales) que France organisait et animait. Ici ou ailleurs.

Souvenez-vous. C'était en plein hiver. Elle ouvrait le grenier de la grande maison aux poutres bicentenaires. Ou c'était à la veille de l'été. Elle avait dressé le buffet campagnard sous la tente au jardin. Sous le sapin ou sous le hêtre, elle se montrait attentive à tout et à tous. Elle répondait d'un sourire malicieux à nos professions d'amitié.

A ces moments et dans ces lieux qui étaient les siens, nous avons le sentiment qu'elle était dans son élément. A l'unisson avec ses amis, ses collaborateurs, ses lecteurs. Pour notre plus grand profit. A chaque fois, nous sortions de ces rencontres l'esprit plus frais et le cœur plus chaud.

France était une rassembleuse. Jamais avare de son temps ou de son énergie, jamais à court d'imagination lorsqu'il s'agissait

- de prendre une initiative,
- de défendre une cause qui lui paraissait juste, comme celle de Simon Leys,
- de porter un projet éditorial, comme les Claines,
- de publier des articles (pour autant qu'ils soient passés entre-temps sous la loupe de l'écrivain et du grammairien – je devrais dire : des lettres et du bon usage).

Même pour les collaborateurs aguerris, cette double lecture, comme on dit dans le milieu parlementaire, représentait, à chaque fois, un examen de passage. Juin ou septembre, peu importe. Le bulletin tombait. L'auteur recevait un mail écrit à l'encre violette et en lettres grasses.

EN HOMMAGE A FRANCE BASTIA

Il se précipitait sur le verdict. Le message pouvait être enthousiaste. "J'ai bien aimé ton édit. André pense comme moi". Ou, plus réservé: "Le sujet est difficile mais je me range à ton avis. Il faut que la Revue fasse état de ce dossier". Pas besoin d'ajouter que l'auteur savourait à sa juste mesure le *nihil obstat*.

Le titre de rédacteur en chef — je dis bien : « en chef » — allait comme un gant à France Bastia. Celui de directeur aussi. Les deux expressions étaient utilisées au masculin (ou au neutre, si l'on veut), sans égard pour la féminisation des titres.

Le maître de la revue n'hésitait pas à utiliser les prérogatives qui s'attachaient à la fonction. Le commentaire, toujours élégant, pouvait être cinglant. La critique pouvait être incisive. Surtout à l'égard des pédants ou des intrigants. Même si une indulgence naturelle amenait souvent à atténuer la rigueur d'un premier jugement.

Je puis en porter témoignage. France n'hésitait pas à réécrire elle-même un texte mal rédigé plutôt que de le renvoyer à son auteur en le priant de mieux respecter les règles de la syntaxe ou de la grammaire. Dans le même moment, André ne se privait pas de couper d'autorité les passages qui relevaient, disait-il, de digressions oiseuses. Le rédacteur en chef pouffait de rire en contant l'anecdote. C'était pour un bien ! Et cela faisait du bien !

Depuis quelques années, La Revue générale publiait « Ce mois qui court ». Une suite de petits articles de sa plume, numéro après numéro. Un collier de perles. Les textes étaient publiés dans la rubrique « Chroniques et actualités », les unes et les autres au pluriel. Ils rendaient compte de la vie au quotidien dans un coin paisible du Brabant wallon. A mi-chemin de Leuven et de Louvain-la-Neuve. Aux avant-postes de la terre romane.

Bien des lecteurs m'ont fait cette confiance. C'est par le « mois » qu'ils entreprenaient la lecture de chaque numéro. Avant de parcourir les articles qui permettaient à La Revue générale de rester fidèle à ses objectifs initiaux. Vivre sur deux pieds. Cultiver les lettres et la politique. Jeter un pont entre ces deux univers.

« Ce mois qui court », vous le savez, partait dans plusieurs directions. Il nous mettait, d'abord, en communication avec la nature – les érables et les peupliers, les rouges-gorges et les taupes. Il nous inscrivait, ensuite, dans une culture multiséculaire — en compagnie de celui que France s'appropriait ingénument en le qualifiant de son « cher Montaigne ». Il nous livrait, encore, un murmure, fait de réactions immédiates, quasi instinctives, parfois à fleur de peau et alimenté par les bruits du monde. Toujours dans un style sobre, alerte et clair.

EN HOMMAGE A FRANCE BASTIA

.....

C'était il y a un an et demi. C'était le 13 juin 2015. Nous étions au palais des Académies, aux abords de la place des Palais, la bien nommée. Nous fêtions le cent cinquantième anniversaire de La Revue générale. Le rédacteur en chef était à la fête. France pouvait être fière de son enfant. Ce samedi-là, je me suis permis de dire : « La Revue générale et la Belgique, c'est l'histoire d'un mariage d'amour. Cette aventure n'exclut pas la libre critique. Mais elle s'inscrit dans un dessein partagé. De Ducpétiaux à Bastia ». France s'inscrivait dans l'histoire et elle préparait l'avenir.

J'ajoute, car telle est la vérité, que le rédacteur en chef bénéficie d'un privilège. Elle l'a utilisé à plein. C'est celui du choix de la couverture. De cette illustration qui, mieux qu'un long discours, exprime la quintessence du numéro que le lecteur s'apprête à saisir, ouvrir et découvrir. France ne s'est jamais trompée. Peinture, gravure, sculpture, collage... Le choix était éclectique. Mais il témoignait, chaque fois, d'une curiosité insatiable et d'une ouverture sur le monde de la culture, au sens le plus large du terme.

Je revois avec vous la couverture du cent cinquantième anniversaire. Et je m'interroge. Etait-elle prémonitoire ?

L'on y voit une caravelle blanche, toutes voiles dehors. Comme celles qui passent peut-être au grand large de Merlimont. France lui a donné un titre. Avec une pointe d'ironie, sans doute, un peu d'amusement ou une dose de philosophie: "Vogue la galère...". En revoyant ce titre, je me dis qu'elle aurait aussi pu écrire: "Bon vent".

"Bon vent", c'est la formule qu'en ce moment, je veux lui adresser, en toute simplicité.

"Que sont amis que vent emporte ?", demandait Rutebeuf. Je lui réponds. Les amis sont ici. Eux aussi, ils ont appris à vivre "au gré du jour, au gré du vent", pour citer le titre du journal publié aux Claines. Ces amis ne sont pas seuls. Ils sont venus, accompagnés du héron de la mare, du hibou de la nuit, du rossignol de passage.

Tous rendent hommage à France. Tous lui redisent leur amitié et, pourquoi pas, leur affection. Tous se refusent de céder à l'émotion qu'elle n'aimait pas afficher — c'était sa part, légitime, de mystère. Tous essaient de maîtriser la parole et de maîtriser l'écriture. Comme elle nous l'a appris.

Bon vent, Madame le Rédacteur en chef. Bon vent, France.

Hamme-Mille, le vendredi 3 mars 2017.

Michel Joiret



Le temps n'avait guère de prise sur Marie Nicolai, ma voisine. Nul ne pouvait ignorer qu'elle était une femme de classe, délicieusement moqueuse et impertinente à des moments précis de sa réflexion : « Quel âge me donnes-tu ? », me répétait-elle, sachant que, de toute évidence, elle préservait une beauté visible et invisible. J'aimais sa manière de tirer des leçons de tout, de rendre sa vie infiniment riche d'observations et de sagesse. Elle banalisait les nouvelles sordides et se passionnait pour les affaires de cœur. Le sien a battu bien longtemps pour

la plus grande joie de sa famille et de ses amis. Marie fut et reste une romancière habile, talentueuse et jalouse des mots « bien en place », notamment dans *La tisanière* (1994), *La gagnante* (1976), *Les feuilles bleues* (2002) et *Convergence* (2003).

Née à Liège en 1923, Marie avait gardé pour sa ville le regard de Chimène. « J'étais faite pour le cinéma ! » me confiait-elle, et qui s'en étonnera ? Elle avait les yeux de Michèle Morgan, la passion du geste et le goût des autres. Henri Guillemin disait d'elle : « Elle écrit parce qu'elle a des choses à dire, parce que sa vie, si peuplée qu'elle soit, et vouée d'abord aux autres, ne serait pas complète sans l'élaboration, sans la lente et perpétuelle genèse de ses écrits qui sont en même temps des chansons. » Elle me parlait de ses enfants, l'essentiel de sa vie, participait à bien des associations et il m'est arrivé plusieurs fois de la conduire à la Maison des Écrivains pour lui permettre d'assister aux Soirées des Lettres qu'elle aimait tant. Il y a deux mois, elle m'a téléphoné : « Qu'est-ce que tu deviens ? »... Mais que devenons-nous, Marie, les uns sans les autres, l'un sans l'autre ? La mort ? Tu aurais haussé les épaules si un importun t'avait soufflé le mot... Ni médiocre, ni redondante, ni vulgaire, la vie que tu dévorais à pleine bouche a dû te perdre par distraction.

Marcel Detiège



Le poète n'est point un solide volatil. Il est pourtant parfois bien coquetant. Mais il peut être aussi quintessencié. M. André Doms est un poète qui raffine sur son art. C'est un adorateur des mots. Il les taille. Il les ponce. Il les lime et relime. Suprême habileté, il leur fait dire moins qu'ils ne le voudraient. En sorte que le lecteur se délecte avec lenteur. Il s'interrompt. Il s'étonne. Il s'interroge. Par force, il se conduit en épicurien : il n'avale point le substantifique breuvage, mais il en imprègne son palais. Il le retient, afin de prolonger, le plus qu'il peut, le plaisir des papilles. M. Doms n'est pas un poète difficile : il est exigeant. M. Georges

Thinès parle de poésie pure. C'est bien le cas. C'est une poésie qui ne fait point de place à l'anecdote, non plus d'ailleurs qu'à la fable. Le poète est trop pudique pour parler de soi. Il n'est pas davantage moraliste. Il est essence. Mais cela, sur fond de culture de poésie épique et d'Orient. Le voyeur est un voyageur. Il aimerait, de son aveu « habiter les choses », afin de faire échec au temps, et, à dire le vrai, à la mort. Cela est très ficelle... Car habitant les choses qui nous survivront, il vivra encore après qu'il ne sera plus. Cela est très métaphysique.

Le livre n'est-il pas lui-même une chose ? Et les livres ne vivent-ils point après encore que les auteurs ont disparu ? En foi de quoi ceux-ci ne périssent point tout à fait.

« Je reste forcément auprès des vraisemblances. Je suis mon sang aux chutes des terrasses vers un songe de mer. J'ai hâte d'éprouver les saisons, le ressac du soleil sur la chaux successive. Au temps je fais ma brèche, et m'affranchit la pierre. Je désapprends la peur. J'habite la matière. »

On a dit aussi « authentique ». M. André Doms est un poète authentique. Le mot est prisé, nous le savons, mais suspect. Laissons-le où il doit être : dans les salles de vente. M. Doms a-t-il une tête d'authentique ? Non mais des fois ! Nous avons toujours cru qu'un authentique était quelqu'un de passablement naïf et spontané. Deux adjectifs qui s'appliquent à la poésie de notre Constant Burniaux, qui fit mettre la poésie populaire sur les étaux des librairies, bien avant Prévert... Mais rien de moins naïf, de moins spontané, dans une poésie autant travaillée que celle de Doms :

« Ni toi, l'enceinte, la reine, ne sais brin de mystère. Tu monologues, femme à la dérive divine. J'ai beau scruter l'entraille, lorgner l'éclipse ou le clapet de l'aine... ».

Si un lecteur bienveillant devait définir la poésie de M. Doms, que dirait-il ? Il dirait : c'est du quartz.

À PROPOS D'ANDRÉ DOMS

C'est un minéral. Ou bien cela a la consistance du cristal. C'est de l'art. Et c'est un métier. Et du métier, il en a...

Ancien professeur à l'U.L.B., il a dirigé avec Pierre Bourgeois, auquel il a consacré un livre monumental , « *Le journal des poètes* », il a été la cheville ouvrière des éditions de « L'Arbre à paroles », et sa bibliographie monte, (ainsi qu'on le dit d'une facture), à une quarantaine d'ouvrages. À l'instar de Fernand Verhesen, dont il est le consanguin, il a traduit et fait connaître en France et en Belgique des poètes étrangers : vietnamiens, italiens, macédoniens, croates...

Il lui arrive d'aller s'oxygéner, avec sa charmante épouse, Hélène, du côté de la Côte belge. À Ostende, à la terrasse de l'hôtel du Parc, il écrit des poèmes de sa jolie petite écriture en chevaux de frise. Il sourit quand on l'appelle : « Maître ». Il répond, « Je ne suis le maître de personne ! ». C'est dommage. Il est bien agréable d'avoir des maîtres pour se faire aimer d'eux. Il est jovial. Il rit. Nous croyons même qu'il se bidonne. Homme cultivé, il n'en abuse point. Il a la modestie savante. Ce gentilhomme des lettres, (le gentilhomme est noble naturellement, contrairement aux anoblis qui s'inventent des ancêtres), sait très bien que la modestie n'est une vertu qu'à la condition qu'elle soit fausse.

Ouvrage consulté : *André Doms, entre épopée et lyrisme*, par Georges Thinès et Pierre Romnée, éd. L'Âge d'homme.

Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 21 décembre 2016

M. Renaud Denuit a joui d'une très authentique célébrité lorsque, naguère, il présentait le Journal télévisé à la RTBF. Il était le « Petit Prince » de la drôle de lucarne. Cependant il n'est point de volupté d'amour propre dont on ne se lasse : nous avons failli dire point d'orgasme, seulement parce qu'il avait eu, en commençant, cette très délicate attention d'annoncer que le 21 décembre en est la journée internationale. Jouir tous en même temps, et le même jour, ah le mirobolant idéal démocratique ! Après avoir épuisé les blandices de la représentation au soleil médiatique, M. Renaud Denuit est entré dans l'administration où il a fait une très belle carrière de fonctionnaire sous l'égide des Communautés européennes. Poète par intermittence, et par atavisme, (il est le fils de Marie-Claire d'Orbaix, et le petit fils de Joseph, tous deux poètes illustres aux pages de nos anthologies), il a publié quelques recueils où s'exalte son grand amour de la modernité.

*

L'auteur qu'il présente est M. Jean-Pol Masson, Vice-Président de l'AEB, juriste de haut vol, grand universitaire, magistrat honoraire, chroniqueur judiciaire au « *Journal des Procès* » de Philippe Toussaint, transfuge de « *Pourquoi pas ?* », et collaborateur du « *Journal des Tribunaux* » d'Edmond Picard.

Il a donné dans un ouvrage collectif, qui devrait paraître prochainement, une contribution au sujet de la littérature judiciaire dans l'œuvre d'Anatole France. Mais il a publié dans un passé récent un gros ouvrage sur *Le droit et la littérature*. « Il était temps que l'on en parle », fait remarquer M. Renaud Denuit, avec espièglerie. Ouvrage considérable, véritable travail de Bénédictin, ayant consisté à mettre en fiches les auteurs de sa propre bibliothèque, tout d'abord, et les auteurs recensés dans les bibliothèques publiques, ensuite, dans l'œuvre desquels il est fait état du Droit, de la Justice, et de la Littérature.

M. Masson nous a paru passablement persifleur à l'égard de ses confrères anciens, les gens de robe. Mais Jean Giraudoux, aux yeux de qui les juristes sont de plus grands poètes que les poètes de profession, ne témoigne pas moins, ce nous semble, d'une ironie souriante.

Là où les poètes en aveu, en effet, discernent de jolis paysages rustiques, des champs de blés d'or, des pâturages verdoyants, des vallons riants, des forêts sonores, des rivières murmurantes, le juriste ne voit, lui, que des droits et des obligations. C'est mazette, ça ! Ajoutons que la formule

SOIRÉES DES LETTRES

célèbre au palais : « Le droit oblige et l'obligation libère » est une trouvaille dont on ne rencontrerait point d'équivalent en paralogismes abracadabrantés dans la resserre aux poèmes...

Nous soupçonnons M. Jean-Pol Masson de se montrer condescendant tout autant à l'égard des gens de lettres, lorsqu'il se trouve parmi le personnel de basoche, à l'exemple d'un Pierre Nothomb qui, lorsqu'il se trouvait avec les poètes, disait : « Oh moi, je ne suis qu'un politicien ! », et au milieu des politiciens : « Oh moi, je ne suis qu'un poète ! ».

Les juristes s'entendent à dire à chacun ce qu'il attend qu'on lui dise. Ils sont de grands séducteurs...

Mais, qu'est-ce qui vous paraît le plus important, demande tout-à-coup, malicieusement, M. Renaud Denuit : le Droit ou la Littérature ? Et M. Jean-Pol Masson, répondre, patte-pelu : « Mais la littérature, évidemment, très Cher ! ».

*

Ce fut ensuite au tour de M. Jean-Pol Masson de présenter le livre de M. Renaud Denuit, ouvrage qui vient de paraître chez Bruylant. Cet ouvrage est une somme, une masse, une brique, nous avons failli dire une « berlue », mais au sens étymologique d'éblouissement, destiné aux universitaires, aux étudiants, ainsi qu'à tous ceux, ajoute l'éditeur dans sa prière d'insérer, qui s'intéressent aux « industries culturelles et créatives ». Aux « industries culturelles » : l'horrible, assemblage !

M. Jean-Pol Masson, on l'aura compris, est un grand seigneur, non point blasé, (ce qu'il eût pu être au terme d'une carrière de magistrat durant laquelle les avocats – c'est leur métier – s'évertuèrent, (en vain), à lui faire prendre des vessies pour des lanternes (1) ...) mais quelque peu sceptique.

Lorsqu'il vous jette un regard par-dessous, il semble qu'il veuille demander : « Mais croyez-vous vraiment à ce que vous dites ? » C'est déstabilisant, mais point du tout méchant.

M. Jean-Pol Masson s'est très habilement tiré d'affaire en se limitant à une définition de la culture. Qu'est-ce que la culture ? La réponse qu'en donnait Édouard Herriot : « Ce qu'il reste quand on a tout oublié », n'est plus guère connue de nos jours, aussi, elle n'a pas été citée. Peut-être parce qu'elle s'adressait à une élite, qui ne pouvait oublier que parce qu'elle possédait un trop-plein de savoir. Mais aujourd'hui, on ne prend plus la peine d'apprendre. On n'a plus de maître, et l'on ne

(1) « Advocatus sed non latro », avocat mais pas voleur, il fallait que cela fût dit !

SOIRÉES DES LETTRES

se veut le disciple de personne. On prétend savoir de science infuse. On naît de génération spontanée du bouillon de culture sociétal.

Il nous souvient qu'il y a un demi-siècle, M. Jean-Marie Dehousse, Ministre de la Culture, avait fait scandale à la soirée où l'Académie royale, (Georges Sion en tête), recevait les messieurs-dames de l'Académie Goncourt en déclarant qu'il était d'avis que l'on insérât dans le concept de culture les auteurs de bandes dessinées. – «Non mais, des fois ! » s'étaient récriés MM. les Misonéistes ! Aujourd'hui c'est chose faite, et d'aucuns voudraient que l'on y intégrât, à la suite, les auteurs de graffitis qui ont réussi (2) .

Pour en revenir à la définition de la culture, disons qu'elle est peut-être, aujourd'hui, l'ensemble des connaissances qui ont trait aux activités des hommes plébiscités par la publicité... Mais à ce compte-là, seul ce qui se vend procéderait de la culture...

Ce qui se vend le plus, ce ne sont pas toujours les navets...

*

C'est ensuite à Mme Dominique Aguessy de présenter *Chemin de Fer*, roman écrit par M. Michel Joiret, et publié chez M.E.O., dont l'écrivain-éditeur, M. Gérard Adam, se trouve parmi le public, avec un plein « kitbag » rempli, comme le Père Noël, de beaux livres.

Mme Aguessy est sociologue. Elle a été une grande syndicaliste. Elle s'est élevée aux plus hauts échelons au niveau international. Et si nous avons bon souvenir, elle fut la première femme à accéder à une telle responsabilité. C'est une femme d'action doublée d'une méditative. Mais femme d'action d'abord : son ton énergique s'en témoigne. Elle ne fait point de phrase, va droit au fait. En quelques questions pertinentes, et réponses d'une belle rondeur, de la part de l'auteur, l'un et l'autre ont fait apparaître sous les lustres des salons de la Maison des Écrivains, le héros de *Chemin de Fer* : Valentin ! C'est un petit homme qui ne paie pas de mine, falot, un homme simple et désarmé devant la vie. Retraité, il vit seul dans une chambre, sans épouse, sans petite amie, sans copains. Il n'a ni agnat ni cognat.

L'auteur, M. Michel Joiret, n'est pas n'importe qui : poète sensible, (il nous souvient d'avoir lu de lui un poème très aérien intitulé *La Musulmane*), romancier profond autant que fécond, essayiste, directeur de la revue « *Le Non-Dit* », conférencier, historien de la littérature française de Belgique,

(2) Nous ne citons ceci que par curiosité : il est une thèse de minorité qui court dans les milieux artistiques, et qui veut que l'on devienne artiste ou écrivain pour se singulariser. Dès lors que l'on est reconnu et intégré à l'establishment culturel, on perd cette singularité. Et, par conséquent, l'on n'est plus véritablement des artistes, des écrivains, en vertu que toute réussite est un échec. Voilà qui rassurera les Oubliés.

il ne lui manque que d'avoir écrit pour le théâtre.

Il n'écrit pas pour ne rien dire, non plus qu'il ne parle pour la galerie. Son héros, Valentin, semble tout droit sorti de l'univers existentialiste. On le pourrait rencontrer dans un roman de Sartre ou le théâtre de Beckett. Ce que l'auteur, à travers son personnage, veut nous dire, c'est que la vie n'est rien, si l'on n'y apporte point de son crû, son « vouloir vivre » comme disait Schopenhauer. C'est le cas de Valentin : sa vie est un désert. Il n'a qu'un compagnon, Aristote, le canari. Pour s'occuper, il va chaque jour regarder partir les trains à la Gare du Midi.

« Oui, mais, objecte Mme Aguessy, il a une excuse ! » C'est vrai. Il a vécu dans son enfance un drame : ses parents se sont séparés, et sa grande question d'enfant, question dérisoire et pathétique à la fois, fut de savoir ce qu'il adviendrait de son train électrique. L'emporterait-il chez son père ou chez sa mère ? Il élude le dilemme et décide qu'il ne jouera plus jamais. Puisque sa vie ne sera plus ce qu'elle était, il décide de remiser définitivement son circuit électrique. Adulte devenu, il entre dans une Compagnie d'assurances, s'élève jusqu'au grade de sous-chef de bureau. M. Michel Joiret est un grand humaniste : il n'a aucun mépris pour ceux qu'il est convenu d'appeler « les petites gens ». Bernanos n'avait-il pas été représentant de commerce ? Oui mais il était Bernanos. Est-il nécessaire d'être autre chose que ce que l'on fait ? Au reste, M. Joiret ne juge pas les autres sur ce qu'ils font, mais sur la manière dont ils le font. Et c'est la manière qui révèle ce que l'on est.

Une fois retraité, Valentin a cette folle idée de renouer avec le passé, avec son train électrique ; à ceci près qu'il s'agit à présent d'un train à la Gare du Midi. Le train c'est un symbole : c'est les voyages, l'évasion, la découverte des pays lointains. Cependant il est trop tard. Il a encore le goût, mais c'est l'influx qui fait défaut. Il n'empruntera jamais le train, qui ne le conduira jamais nulle part. Ce n'est pas quand on est retraité que l'on commence une œuvre, ou que l'on se décide à découvrir le monde.

Voici un livre très émouvant, et qui ne laissera point que d'intéresser notamment tous ceux qui ont eu, une fois dans la vie, un rêve qu'ils n'ont pu, ou su réaliser.

Notons que M. Alain Miniot, qui est un de nos grands comédiens belges, a illustré cette présentation de lectures, extraites de *Chemin de Fer*, avec une retenue et une sobriété de bon aloi.

*

Le troisième auteur est d'origine italienne : M. Giuseppe Santoliquido. Il fait songer au physique à Emmanuel Macron, le candidat à l'élection présidentielle en France... Il est grand, mince, il a le

SOIRÉES DES LETTRES

visage racé, les yeux fiévreux, le poil court, coupé à la manière d'un grand gamin. Il a l'enthousiasme des convertisseurs, la rapidité d'élocution des professeurs possédant à l'ongle, (ad unguem), leurs cours, avec toutefois des finales de phrases qui retombent dans une sorte d'étouffement, de ton confidentiel, révélant un confesseur, ou un intellectuel court d'haleine, et qui pense plus vite que le rythme de son cœur.

Le présentateur est M. Michel Torrekens, journaliste bien connu et écrivain de talent. C'est une grande perche d'homme de bonne volonté, qui ne peut parler sans sourire ; une bonne « bouille » d'homme honnête et candide, et qui, s'il portait un béret enfoncé jusqu'aux oreilles, ferait songer au grand, à l'immense Bourvil... Il fait son travail de présentateur, comme il doit faire toute chose, sérieusement, avec clarté, avec méthode. Il nous parle tout d'abord des deux précédents livres de l'auteur : *L'Audition du docteur Gaspari*, (actuellement en cours de tournage cinématographique), où il met en scène le fascisme de l'époque mussolinienne, et *Voyage corsaire*, qui est le livre de l'engagement dans le Tiers-Monde.

Avec *L'Inconnu du parvis*, édité chez Genèse, il aborde le sujet de la responsabilité. L'anecdote en est simple : un automobiliste est retrouvé mort dans sa voiture achetée au garagiste Antoine Cosimo. Ceci intrigue Antoine : pourquoi cet homme est-il venu se suicider, (car la police a conclu à un suicide), à deux pas de chez lui ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Quel message le mort a-t-il voulu lui communiquer ? Antoine se lance dans une enquête. Il y a du policier dans ce roman, mais comme toujours chez notre auteur, avec des connotations philosophiques.

*

Pour M. Santoliquido, comme pour Lévinas, ce qui arrive aux autres nous requiert. L'humanité est un grand corps fait d'une seule pièce, en sorte que lorsque le corps au bout du monde souffre, il souffre également à l'autre bout. Nous sommes tous responsables les uns des autres.

Très bien ! Mais Sartre allait plus loin : il disait qu'on est tous coupables, même des crimes que l'on n'a pas commis. Il déclarait, en 40, qu'il se tenait responsable de la guerre autant que s'il en avait signé la déclaration. C'était pousser le bouchon un peu loin, non ? Car suis-je le gardien de mon frère ? Si mon frère commet un crime, puis-je en être tenu coresponsable ?

D'aucuns prétendent que oui, qui n'hésitent point à aller détruire les maisons des parents de terroristes, afin de leur apprendre ce qu'il en coûte de ne pas élever ses rejetons dans le droit chemin.

*

En revanche, Paul Bourget, (serait-ce dans *Le Disciple* ?), soutenait que l'on n'est responsable de

SOIRÉES DES LETTRES

rien ; que l'on ne naît pas libre. Avec Taine, il croyait fort que l'on subit la triple influence de la race, du milieu et du temps, sans parler de la tyrannie de nos sens, de nos instincts, ni des contingences qui nous déterminent bien plus sûrement que nous ne nous déterminons nous-mêmes.

*

Revenons à Cosimo. S'il s'est senti obligé d'enquêter sur la mort de l'inconnu, ne serait-ce pas tout simplement par curiosité, par ennui dans une vie trop terne ? S'il n'était pas mort, se serait-il intéressé au destin de cet homme ? L'extraordinaire succès des réseaux sociaux ne prouve-t-il pas que nous n'aimons les autres que lorsqu'ils sont loin de nous, au bout du monde, ou virtuels sur la « toile », et ne peuvent nous indisposer de leur encombrante présence ?

Ce sont des arguments que ne reçoit point M. Santoliquido, non plus d'ailleurs qu'aucun tribunal, où l'on veut de vive force un responsable, afin de préserver la paix publique.

Qu'on le veuille ou non, dit M. Santoliquido, nous ne vivons que de nos rapports avec les autres. Tant il y a, « rien de ce qui est humain ne m'est indifférent » (CF. Térence : « Homo sum et humani nihil... etc...).

Soit, pourtant notre peine n'a point d'incidence sur notre voisin.

S'il advenait que nous mourions, (l'éventualité en est très vraisemblable...), le voisin pour la consoler dirait à la veuve, (que l'on aime à imaginer éplorée) : « Il avait l'âge de faire un mort ! ». Un point et c'est tout. Ce serait là tout notre éloge funèbre. Et la vie continuerait comme elle a toujours fait, tant pis que mal.

Enfin, M. Santoliquido, qui est chrétien, (il en a fait la déclaration), doit connaître Saint-Augustin, et le saisissant mot de ce grand misanthrope : « Il faut aimer tout le monde, et se méfier de chacun ». Voilà qui va loin...

Nous aurions aimé discuter de tout cela, un verre à la main, avec l'auteur de *L'Inconnu du parvis*, mais celui-ci était entouré comme doit être « une étoile montante de la littérature », aux dires de notre présidente Mme Anne-Michèle Hamesse. De reste, que nous serions-nous dit ? Les devis d'un après raout sont toujours insignifiants.

*

Le présentateur, M. Michel Torrekens, toujours souriant, regrette de n'avoir lu des extraits du roman de M. Santoliquido, mais il est décidément tard, et il ne s'en fait point autrement reproche car, dit-il, il ne se serait point haussé à la cheville du pied de M. Alain Miniot, qui, en matière d'élocution « ore rotundo », est un dieu épichthonien.

Tout à son humour bonhomme, il ne remarque point dans le public M. Gérard Adam, qui au

SOIRÉES DES LETTRES

contraire véhémentement l'encourage à lire, en se donnant de grands coups de tête de l'avant vers l'arrière, comme un battant de cloche qui sonne le tocsin...

S'il s'était écrié : « Si fait ! Si fait ! Lisez ! Lisez ! Cela nous intéresse ! », nous aurions fait chorus...

Ainsi s'est terminée l'ultime Soirée des Lettres pour l'année 2016 de l'Association des Écrivains belges, avec le regret unanime qu'elle ne se fût point, en l'occurrence, prolongée plus avant.

Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 18 janvier 2017

Il faisait froid, glacial, et les radiateurs en fonte des salons de l'AEB ne pouvaient suffire à réchauffer l'atmosphère. Et pour cause ! Cet hôtel de maître est de cette architecture qui exhausse les plafonds à six mètres du sol. Si la plupart des messieurs étaient emmitouffés comme pour aller glisser sur la banquise, en revanche, les dames paradoxalement laissaient paraître des parties de leur épiderme dont la seule vue nous faisait grelotter sous notre pelisse...

*

Madame Sylvie Godefroid ne dérogeait pas à la règle qui veut que les dames s'imposent des décolletés quelle que soit la froidure. Jouiraient-elles d'une température supérieure à 37° ou jouent-elles un rôle ? C'est la sorte d'énigme dont nous ne saurons point le mot.

Elle était présentée par M. Michel Joiret, en veston, (nous avons failli dire « en taille » comme une jeune femme), la chemise ouverte sous la glotte – c'est un auteur qui a de la bouteille – il commença son intervention par rappeler que Mme Sylvie Godefroid n'est pas une inconnue pour les auteurs affiliés à la SABAM. C'est un soleil de femme, souriante, aimable, serviable. Elle est venue nous parler en toute simplicité du mal qui l'a frappée et qu'elle a vaincu : le cancer. On a beau dire pour se « rassurer » que nous mourrons tous du cancer, lorsqu'il survient le sol se dérobe sous vous, le ciel vous tombe sur la tête et avec lui tous les lieux communs du monde. On a le sentiment que c'est la fin des temps. Et personne ne peut rien pour vous. Si volontaire que vous fussiez, vous n'avez aucune prise sur la maladie. En l'espèce, ce fut une double agression : physique et morale, ce qu'elle est toujours pour tout le monde, certes, mais surtout pour les femmes, lorsqu'il s'agit d'un cancer du sein. Chimiothérapie, perte des cheveux, ablation, rééducation, c'est le chemin de croix classique. Attention, ce livre n'est pas un témoignage, insiste M. Joiret, mais un roman en bonne forme, où l'on voit une femme seule, avec deux enfants, livrée à elle-même, et qui surmonte ce drame grâce à sa force morale. Le moyen, dit-elle, de ne point sombrer est d'accepter le mal, ne pas se révolter : ce seraient d'inutiles frais d'énergie. Il faut s'efforcer, au contraire, de fixer son esprit sur toute chose, sauf sur soi-même : ne pas demeurer prisonnier de ses quatre murs, sortir, marcher dans la ville. D'où le titre du roman, *La balade des pavés* (éd. Genèse). La meilleure thérapie fut pour elle la pratique de la littérature. Ce sont les mots qui l'ont aidée à résister à la défortune. Mais que l'on y prenne garde : elle ne se veut pas un

SOIRÉES DES LETTRES

écrivain. Drôle de profession de foi, lorsque tant de gens prétendent au titre d'écrivain, quand ils seraient les rédacteurs de phylactères ou de recettes de cuisine. Madame Sylvie Godefroid est trop modeste. Ne serait-ce pas d'un écrivain cette phrase : « Je cessais de vomir, moi qui retenait toujours tout en moi » ? Et celle-ci : « Rien ne sert de courir, il faut dormir à point ». Elle a de ces expressions ! Évoquant les seins des femmes, elle dit : « Le gauche est celui de la féminité et le droit celui de la vie sociale ». Nous n'avions jamais entendu pareille chose : aussi en avons-nous pris bonne note. Ce que nous voulons dire, c'est qu'un amateur raconterait les choses comme un agent de la circulation établit un constat ; un écrivain apporte à la précision des termes cet éclat d'esprit qui distingue ce qui est écrit de ce qui est rédigé. Cependant, elle n'en démord pas : elle ne se veut point écrivain. Soit ! Elle a raison. Elle est plus que cela : une femme, (comme l'on disait jadis de l'honnête homme) qui sait écrire et parler.

*

M. Carino Bucciarelli présentait notre collègue Philippe Leuckx. M. Bucciarelli est professeur. Il en a le type. Il en a aussi la tenue. Ainsi, il ne s'assied pas dans le fond de sa chaise, mais sur le bord, comme une jeune fille en visite. C'est en outre un perfectionniste. Par exemple, on sait que devant notre public les présentations se font sans cérémonie. Ce serait peu. Il a un bien trop grand soin de sa parole pour la laisser divaguer au gré d'une improvisation. Aussi a-t-il dactylographié son intervention. Les feuillets sont posés devant lui, sur la table du conférencier, et il les tourne sans hâte. Il a été le professeur de Philippe Leuckx. Cela se voit : celui-ci se tient à son côté comme un enfant bien sage, lui dont on sait pourtant le tempérament enthousiaste. On dirait qu'il redoute soit un exposé trop académique, lui qui est la simplicité même, soit un trop d'éloge. Il n'a pas tort. Ne voilà-t-il pas que son présentateur parle à son sujet de Saint-John-Perse ? Aussitôt, Philippe Leuckx de s'animer : c'est très gentil, mais il ne faudrait tout de même pas exagérer. Il n'y a aucune commune mesure entre *Les ruelles montent vers la nuit* (éd. Henry), *La marge noire du livre*, (éd. Les déjeuners sur l'herbe) et *Chronique* ou *Anabase*... Peut-être, mais on trouve chez l'un comme chez l'autre le souci des rapports entre l'homme et la nature. C'est vrai. Mais comparaison n'est pas raison : Saint-John-Perse touche aux grandes orgues, tandis que notre poète, (c'est lui qui l'a dit), se cantonne en des notations intimistes. Précisément, repartit le présentateur, il y a aussi dans la façon de notre poète quelque chose qui fait songer aux Haïkaïs, (nous garderons le pluriel décent d'Abel Hermant), et cela ne plaît pas vraiment non plus à notre poète. Si l'on ne sait comment il nous faut parler des poètes, c'est parce que ceux-ci sont si complexes que l'on a plus de chance de la mésinterpréter que de tirer leur vérité de son puits.

M. Bucciarelli, quelque peu espiègle, s'en excuse, mais il s'apprête à se montrer impertinent : à

quand un roman signé Philippe Leuckx ? Impertinent n'est peut-être pas le mot ; inquisitorial conviendrait mieux ... La réponse du poète fuse : ça, jamais ! Il ne s'imagine pas s'atteler à une œuvre de longue haleine. Nous non plus, nous ne l'imaginons pas. Il est bien trop nerveux pour cela. Il n'aurait de cesse qu'il n'eût terminé son roman, avant de l'avoir commencé. Et puis, il n'a point le goût de conter des histoires à de grands enfants pour les endormir. Il est un point sur lequel le présentateur et notre poète s'accordent : la philosophie de l'auteur. Celle-ci ne saurait être définie que par le lecteur, à travers la sensibilité personnelle de chacun. Pour nous, il nous semble que notre collègue Philippe Leuckx est un disciple qui s'ignore du philosophe Maine de Biran. (La vie est une habitude). Mais ce serait trop long à expliciter...

*

M. Jacques Lefevre est professeur et aquarelliste. Il nous présente *Petite Plaisance*, roman de Daniel Soil, publié chez M.E.O. Nous nous souvenons d'avoir lu un précédent roman du même auteur, dont la couverture était très aguichante. On voyait une jeune femme court vêtue, une main dans les cheveux relevés, la hanche provocante, le menton en appui sur l'épaule, qui regardait le lecteur droit dans les yeux. Elle semblait lui dire : « Suivez-moi, jeune homme ! ». Nous n'oserions affirmer que la couverture ne fut point pour quelque chose dans le succès du roman, mais elle ne fut pas non plus pour rien.

Le présent roman porte sur la collaboration. Un de plus, dira-t-on ! La génération de ceux qui ont connu la guerre se restreignant, ceux qui ne l'ont pas connue peuvent se permettre de faire un peu d'esprit sur ce sujet. Qu'aurions-nous fait nous-mêmes si nous nous étions rencontrés devant ce choix ? Se poser la question c'est laisser entendre que nous aurions très bien pu faire notre pot-bouille avec l'Occupant. On peut faire preuve de cynisme lorsque l'on ne risque rien. Il n'empêche, la justice a été amenée à « connaître », (ainsi qu'on dit dans l'argot de basoche), des cas particuliers, et les conséquences en furent cuisantes pour les intéressés. En l'espèce, l'affaire se joue entre trois personnages : John, Léa, René. Le mari, l'épouse, l'ami. L'unité de lieu : une villa sur les bords d'un lac en Suisse alémanique. John parle parfaitement la langue de Goethe. Il vend des machines à coudre « Singer ». À la déclaration de guerre, il prend langue, (oserons-nous dire) avec une belle Allemande, qui le tourneboule, et l'entraîne dans les milieux du nazisme. L'amour est aveugle. Il ne peut pas imaginer que la chère enfant a rejoint le Parti nazi pour de mauvaises raisons. Au demeurant, ces raisons ne sont pas mauvaises pour celle-ci, car nous avons toujours de bonnes raisons pour endormir notre conscience. Et puis d'ailleurs nous ne faisons jamais le mal volontairement ; c'est bien cela le terrible ! Bref, il est amoureux, et ne s'interroge pas autrement. Il trompe sa femme, qui ne lui en tiendra pas rigueur. C'est une sainte femme. Et dans la foulée, il

SOIRÉES DES LETTRES

trahi ses congénères. C'est toujours ainsi que cela se passe : on ment aux femmes, (« Il faut toujours mentir aux femmes », dit Jean d'Ormesson), puis on ment au peuple par entraînement. John est dans la collaboration jusqu'au cou. Il vend des machines à coudre comme jamais. C'est la belle vie. À la libération, il est arrêté, jugé, condamné. Rendu à la liberté, il se demande comment il a pu à ce point méconnaître les dangers qu'il courait. Cherchez la femme... L'amour est une sorte d'ivresse. Mais ce n'est pas une excuse. L'ivresse publique est circonstance aggravante... Ne plaisantons pas ! Des juges furent traduits en justice pour avoir été trop zélés. Le zèle, lui aussi, est une sorte d'ivresse. Mais en la circonstance les juges se croyaient couverts par la tradition positiviste, établissant qu'une loi même scélérate doit être appliquée par les juges et exécutée par la force publique. Cela se défend, imaginez un peu que les juges pussent juger selon leur conviction, il n'y aurait plus d'unité de la jurisprudence. On leur reprocha de ne pas s'être démis : mais on ne se démet pas comme cela. Se démettre, c'est se priver de moyens d'existence. Pour John, s'extraire de la collaboration, c'eût été se priver du bonheur que procure l'argent. Disons qu'il était peut-être inscrit dans le Grand Livre qu'il dût faire ce qu'il a fait. Finalement, nous avons l'occasion bien peu souvent de nous déterminer nous-mêmes.

*

Enfin, Madame Anne-Michèle Hamesse, Présidente de l'AEB, réitéra ses compliments de bons vœux à l'assemblée, pour 2017, et pria les participants de se retrouver dans le salon contigu pour le Vin d'Honneur.

Erratum : Dans « Nos Lettres » n°21/décembre 2016, p.22 au sujet de *La Bouquineuriade*, par Jean-Loup Seban (Prix Monpézat 2017 décerné à Paris par la Société des Poètes français), il faut lire : « Et d'où lui vient ce goût pour le 18ème siècle ? De la bibliophilie, et de son tempérament enclin aux blandices de la Raison ».

Michel Cliquet

Soirée des Lettres du 18 janvier 2017

Isabelle Bielecki

Petites moissons pour cent interprètes, poésies, Éditions Le Coudrier, 2016.

Présentation par Laurence Pieropan.

Poète, romancière et dramaturge, Isabelle Bielecki est née en Allemagne de père russe et de mère polonaise. Sa famille, d'abord réfugiée, obtient la naturalisation belge en 1963. Elle fait ses études à l'Institut Marie Haps, où elle obtient une licence en traduction, puis suit les cours d'art dramatique à l'Académie d'Uccle. Le déracinement, la création et la folie sont des thèmes importants dans son œuvre. Outre le français, elle parle couramment le russe, l'anglais et le néerlandais. Depuis plus de

vingt-cinq ans elle travaille dans une compagnie d'assurance japonaise. Son œuvre sensible oscille entre désespoir et folie, mais parfois elle ose la fraîcheur et ce soir nous parlerons de ses *stichous*, nouvelle forme poétique qu'elle a créée, avec ce *Petites moissons pour cent interprètes* paru aux Editions Le Coudrier.

Laurence Pieropan est licenciée en Philologie

romane (1994) et en Études italiennes (1995) à l'Université catholique de Louvain (UCL). Elle a été chargée de cours dans différentes universités (Belgique, Italie, Pologne) et depuis janvier 2009 elle est attachée scientifique des Archives et Musée de la Littérature. Depuis septembre 2010, elle enseigne aussi à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons.

La publication de ce *Petites moissons pour cent interprètes* succède à un premier recueil du genre: *Petites musiques pour cent interprètes*, également un ensemble de *stichous*. Les *stichous* se caractérisent par une poésie brève et populaire, l'anecdote, la fraîcheur, la pensée, la réflexion, traitant de l'enfance, de la nature, de la philosophie, de croquis urbains. Il ne s'agit pas de Haïkus.



SOIRÉES DES LETTRES

Ils sont construits sur un schéma de cinq vers: en 1 & 2, une description de l'environnement quotidien banal; en 3, une transition; en 4 & 5, une transcendance philosophique / humoristique / poétique. Il recommande une écriture claire et compréhensible de tous, dans une démarche proche de celle des Surréalistes.

« Le stichou est propice à l'introspection : réfléchir sur sa vie à propos de ce qu'on a fait, pensé, dit, ce qu'on est, ce qu'on vit... et l'appivoiser – passer d'un état à un autre. L'expression se *dire* c'est déjà une introspection, qui indique une franchise avec soi-même, une connaissance de soi. »

Les thématiques abordées sont la famille, les animaux, la nature, l'enfance, l'introspection, une méditation sur le sens à donner à sa vie. Les figures de style utilisées sont fréquemment l'analogie, la comparaison, la métaphore...

Un prochain recueil de la même veine est en projet sous le titre : *Petites missions pour cent interprètes*.

*

Claudine Tondreau

L'Adorante, roman, Éditions Samsa, 2016.

Présentation par Jean-Pol Masson.

Publications :

Baptista des Caraïbes, nouvelle, Maison de la Francité, 2002

Paspalum, roman, Editions Le Cri, 2003

L'œil du crocodile, roman, Éditions Le Cri, Bruxelles, 2008

Avec *L'Adorante*, Claudine Tondreau nous propose un roman attachant, publié aux éditions Samsa, qui vous plonge dans une réalité diffuse ; son écriture s'apparenterait au *Réalisme Magique*.

En écrivant l'essai paru aux Editions Bruylant en 2007 *Le droit dans la littérature française*, l'éminent juriste Jean-Pol Masson nous a convaincus de sa passion pour les belles lettres dont il se fait le porte-parole avisé.

SOIRÉES DES LETTRES

« Ma vie privée ne regarde que moi » nous confie Claudine Tondreau ; « je ne souhaite pas parler de moi... tout au plus vous dire que je suis née à Mons, et que j'ai vécu en Afrique ».

Le roman raconte l'histoire d'une amitié entre l'auteure et une collègue de travail, et le fil conducteur en est le thème de l'architecture. « Les lieux ont beaucoup d'importance pour moi, bien plus que les personnages ; l'usure, la dégradation, l'évolution, la transformation, la reconstruction... font des matériaux et des constructions, des êtres vivants à part entière. Le rêve de l'architecte, c'est *Habiter*. » Le personnage de l'Adorante est capable de s'émerveiller, dans la souffrance physique, la patience, la tolérance. De jolies métaphores sont à relever, dont : « *l'ascenseur est un tram vertical* ».

Le *Réalisme Magique* (auquel appartient Lewis Carroll) a été décrit par Edmond Jaloux et Franz Hellens. L'expression est apparue en 1925 en Allemagne sous la plume de Franz Roh. Définition donnée par Jaloux : « Cette poésie centrale, cette atmosphère de rêve et de magie qui, pour certaines imaginations, se dégage tout naturellement du spectacle-même de la réalité » ; Hellens : « Réalisme à vif d'une telle qualité qu'on ne peut savoir le joint où il devient une espèce de rêve et de folie ». En Belgique, ont appartenu à cette école : Hugo Claus, J. Harpman, etc. ; au cinéma : André Delvau, Jaco Van Dormael ; en peinture : Spilliaert, Paul Delvaux.

Claudine Tondreau a animé des ateliers d'écriture orientés *réalisme magique*.



SOIRÉES DES LETTRES

Jean-Baptiste Baronian

Le Paris de Simenon, essai biographique, Éditions Alexandrines, 2016.

Présentation par Christian Libens.

Jean-Baptiste Baronian est une personnalité pharaonique de notre monde littéraire. Auteur, important essayiste, romancier, critique, préfacier, anthologiste, il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Passant du roman littéraire au polar, qu'il signe parfois Alexandre Lous. Cet admirateur de Jean Ray et de Georges Simenon est convaincu qu'on peut être écrivain populaire et grand écrivain. Il est aussi académicien et son livre, *Le dictionnaire amoureux de la Belgique*, nous a tous passionnés. Il vient également de publier aux éditions Genèse *Le mauvais rôle*. Ce soir découvrons son *Paris de Simenon*.

Auteur d'une vingtaine de livres, à la fois érudits et ludiques, Christian Libens a été professeur de français, a travaillé pour Spirou, journaliste littéraire à Paris-Match, conférencier, commissaire d'expositions, fervent de Simenon lui aussi.

Jean-Baptiste Baronian nous confie : « *Le Paris de Simenon* est un livre de commande. J'aime beaucoup écrire sur commande : c'est une tâche ardue, produisant un ouvrage court. Il s'agissait ici de mêler la biographie et l'œuvre. Il choisit de vivre à Paris parce qu'il y recherche la notoriété et veut par tous les moyens réussir sa carrière d'écrivain. Sa compagne Gigi veut, elle, être connue comme artiste peintre. Simenon y a vécu dix ans, en y menant d'ailleurs de multiples vies de front. Simenon se sentait même davantage chez lui à Paris qu'à Liège. Toutefois, sur les dix-sept premiers *Maigret* sortis de sa plume, seuls deux se déroulent à Paris... Je demeure un grand passionné de Simenon, et persiste à lire un de ses ouvrages chaque semaine ! »



Jean-Baptiste Baronian, *Le mauvais rôle*, Paris-Bruxelles, Edition Genèse, 2017.



Désémarré par une récente rupture amoureuse, le fonctionnaire culturel Alex Stevens se laisse emporter par une dérive où tout se délite, autour de lui aussi bien qu'en lui-même : des proches se muent en inconnus, des malfrats surgis d'on ne sait où le poursuivent on ne sait pourquoi, et ce sont jusqu'à son chez soi, et son identité, qui lui échappent progressivement...

Avec *Le Mauvais rôle*, Jean-Baptiste Baronian prend le lecteur et les habitudes narratives à contrepied. Car Il s'agit ici d'une histoire qui n'en finit pas de changer de cap, installant le trouble et l'inattendu comme seuls repères. Autant de reflets de l'état psychologique du personnage principal, obsédé par le désir de renouer avec sa

Bénédicte, et dont la vacance affective contamine son réel et ses liens sociaux.

En fait, tout est paradoxalement logique dans ce capharnaüm de fausses pistes, où récits policier et d'espionnage, assortis d'un fantastique saupoudré de Kafka, sont autant de référents passagers.

Jusqu'à la scène finale – comme un cadeau que l'auteur concéderait du bout de la plume à un Alex Stevens réduit à moins que rien –, où culminent dépossession de soi et destruction compulsive de l'objet du désir.

De quoi méditer sur ce curieux phénomène qui fait qu'une détresse personnelle peut influencer sur les mécanismes romanesques, au point de les désarticuler. De sorte que *Le mauvais rôle* accède à la dimension d'un précis de décomposition littéraire parfaitement maîtrisé.

Alain Dartevelle

Joseph Bodson, *L'iviêr des purnalis/ L'hiver des prunelliers: One èfance a Sôye/ Une enfance à Soye*, Charleroi, Editions MicRomania, 2016.



Joseph Bodson, président de l'Association Royale des Écrivains et Artistes de Wallonie, ardent défenseur et connaisseur éclairé de la langue wallonne, nous offre ici une véritable bible de souvenirs, les siens, récoltés de son enfance à Soye.

Dédié à ce terroir resté cher à son cœur et qui le vit naître, ce traceur de mémoires nous livre ici une somme de souvenirs qui ne peuvent que toucher l'âme.

Il nous confie un hommage vibrant aux artisans de cette vie rurale, de fait l'âme de toute une région comme le fit Pagnol pour les gens de Provence.

Ici Bodson nous raconte Soye, la vie de ses habitants, leurs joies, leurs histoires.

Nous les reconnaissons, ils deviennent nôtres grâce à ce souffle d'humanité que le talent et la ferveur de Bodson y font passer.

Tous ces gens font désormais partie de notre famille.

Les textes, les photos nous rendent vivants les disparus et confirment le passage sur terre de ceux qui ne sont plus parmi nous.

Passionnant à plus d'un titre, le livre se lit doublement puisque l'idée de juxtaposer les textes, en français et en wallon, nous rapproche avec bonheur de cette langue forte de chez nous et si vivante.

Le français jumelé ainsi au wallon prend une dimension réfléchissante et instructive.

Les photos se révèlent émouvantes, tendres témoins de la vie et d'un passé ressuscité dans ce livre phare d'une mémoire reconstituée.

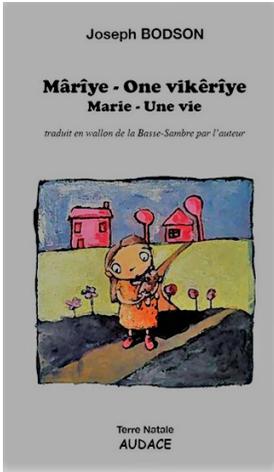
D'ailleurs le livre a fait grand bruit chez les gens de Soye : lors d'un passage en la région, l'auteur s'est rendu compte à quel point tous avaient lu le livre, même ceux censés ne jamais rien lire.

C'est dire le retentissement que cet ouvrage a connu, non seulement chez les Wallons mais chez tout le monde, tant il nous touche, non pas seulement en tant que membre d'une communauté mais de l'être humain dans ce qu'il a de plus universel.

Anne-Michèle Hamesse

Avril 2017

Joseph Bodson, *Marie : Une vie / Mârîye: One vikêriye*, Havré , Éditions Audace, col. Terre Natale, 2016.



Ce huitième livre de Joseph Bodson (seulement, pourrait-on dire, depuis 1971) est un récit que le lecteur peut découvrir sous deux formes : en wallon de la Basse-Sambre et en français.

L'écrivain Bodson est né à Soye en 1942, poète, critique, directeur de revue, président de l'Association Royale des Ecrivains Wallons, membre de la Société de langue et de littérature wallonnes. Il a lui-même traduit ses textes en wallon, sur le conseil du regretté Willy Bal.

Marie ou le récit d'une vie dans un univers largement marqué encore par la ruralité, avec l'âpreté du temps, et les joies toute simples de la campagne. La vie n'est pas facile – c'est un euphémisme – et les plus pauvres, dont ses propres parents – ont

dû quitter leur maison. Et puis, c'est la rencontre de Jean, pas toujours bien vu par des villageois soupçonneux, et leurs enfants Jean-Baptiste et Louis. La vie coule, suit son cours, et le grand mérite de ce récit est de nous mener par la main, étape après étape, en usant des ellipses et des coupes hardies dans la chronologie, pour nous mener à l'essentiel d'une vie, auprès de la nature, dans la caresse d'une seule vache La Noire, à l'attention des enfants, sous les yeux d'une Marie un peu timide, un brin craintive, qui a peur de ce qui peut arriver dans le chemin de la vie.

Le récit réussit à nous emmener loin, dans ces temps un peu surannés où tout se faisait à la maison, tartes et lapins ; au cœur d'une période où le travail se mérite, où la guerre est aux portes et embarque tout notre petit monde.

Le grand réalisme de l'écriture, en même temps qu'un style d'une légèreté à toute épreuve (beaucoup de phrases courtes, jouant de l'ellipse et de la fluidité) font que la lecture nous enjoint facilement à partager les douceurs et les peines d'une Marie, au portrait juste, jusque dans l'approche très sensitive, très sensuelle des choses : il faut être poète et un bon pour doser aussi finement les portraits des gens et des bêtes, pour recréer ces ambiances d'amour et de nature, pour animer avec sens et parfum les scènes, comme Arland, Colette, Bosco, Giono, Arthur Masson ont pu le faire. Pas un mot de trop, le mot juste tout le temps : l'art de Bodson, que l'on avait goûté par sa poésie (« Consolations de la mélancolie », *Le Non-Dit*, 2012) respire ici.

Lisez : « L'été tire à sa fin. Le verger se charge, s'alourdit, la couleur des fruits se fonce, vire au

velours foncé. (...) Leur marque est comme une plaie refermée, une cicatrice un peu brune et craquelée. C'est là juste à côté, qu'il faut enfoncer les dents. C'est là que le jus s'est amassé, juste au bord de la plaie » (pp.87-88).

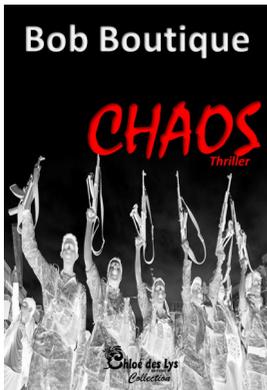
Une très grande connaissance du monde paysan et des us et coutumes d'alors offre au récit son blason d'authenticité : c'est donc ainsi que vivent les pauvres gens , pourrait-on dire. Oui.

L'émotion affleure, sans qu'un coup de pouce ne la sollicite. Dans une distance de pudeur et de sobriété, Bodson se contente (dirait-on) d'aligner, sans pression, les moments d'une vie. Et le miracle surgit de tant de simplicité, à l'aune du prénom de Marie.

Un très beau livre, vous l'aurez compris.

Philippe Leuckx

Bob Boutique, *Chaos*, Barry, Éditions Chloé des Lys, 2017.



Bob Boutique a le chic, disons-le : l'élégance, de vous embarquer l'air de rien dans des aventures dont il a le secret.

On se remettait à peine des folles péripéties imaginées par l'auteur dans *2401* que déjà il remet le couvert avec ces sympathiques personnages qui nous étaient devenus familiers.

C'est avec plaisir qu'on retrouve dans *Chaos* les attachants Johan et Lieve.

L'auteur nous emporte dans une nouvelle aventure aussi prenante et secouante que la précédente.

Dans un décor sur fond de terrorisme et de trafic d'art, on a pas le temps de respirer : on est déjà au Rijksmuseum d'Amsterdam, puis aux montagnes en guerre du Yemen, et même à Genève et à Djibouti.

Avec toujours ces pointes d'humour bienvenues : « *Tous les restaurants chinois se ressemblent, mais certains donnent l'impression d'être plus chinois que d'autres* ».

Les récits échevelés de Bob Boutique nous tiennent en haleine, comme dans les films d'action ou les BD. Dès le livre refermé, on attend déjà le suivant avec impatience.

Et on se dit que Bob Boutique est sans doute déjà en train de l'écrire.

Anne-Michèle Hamesse

Février 2017

Jacques Demaude, *Engrangements* suivis de *Croire aux moissons*, Les Chants de Jane, n°3, Bruxelles, Grenier Jane Tony, 2016.



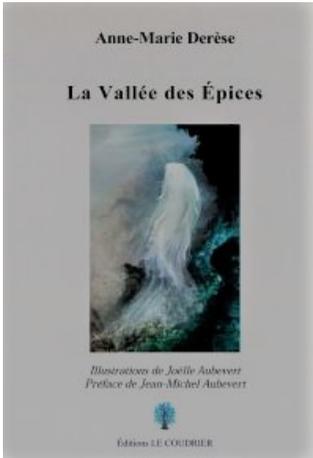
Demaude (né en 1937, dernier Prix Albert-Mockel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique) ramène le lecteur au temps des « fosses comblées », à « l'enfer éclaté/sur le front des nouveaux nés ». À l'horreur, il faut répondre d'une salve de poésie. Les quintils des « Engrangements » (premier ensemble de cette revue toute consacrée au poète borain) rameutent les faits (« peste », « pourrissoir ») et l'effondrement de toute conscience devant leur brutalité : comment ne pas se défaire de ces images atroces, de ce qui fut enduré par le peuple martyr (qu'il soit juif, homosexuel, résistant, polonais, russe...). À la nature affligée « renaître » est le vœu du poète. « Croire aux moissons » (second ensemble de 31 tankas, aussi)

exauce ce vœu et le porte aux actes : « semer le froment », « fusez » (adresse-t-il aux « alouettes »), « survivre », autant de mots posés sur les plaies des souffrants, des morts, pour « transfigurer », pour « incanter nos cœurs » et « revenir » au « nœud de l'être ».

Ces 62 poèmes, sous la bannière de grands noms (Attila Jozsef, Robert Antelme, Albert Ayguesparse), redisent avec force, acuité, conviction, fidélité qu'il ne faut pas baisser les bras ni faire fi de la mémoire. Non, il faut crier la vérité.

Philippe Leuckx

Anne-Marie Derèse, *La vallée des épices*, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Anne-Marie Derèse nous donne ici, le mot n'est pas trop fort, le baiser de la mort à l'épreuve de cette ordalie qu'est la vie même. De la défunte, elle a tendu le linge, couché dans les pages le ciel de son baldaquin, coulé le miel que suintaient les lèvres. Elle nous livre l'ivresse dont les caresses les plus noires ne peuvent épuiser le couchant. A la lire, on boit au sang. Vivre jusque dans l'extrémité des élans, c'est aimer à mourir.

Ce qui fut toujours sera. Ainsi se clôt le chant de la morte. L'esprit rejoint l'esprit dans l'étreinte assouvie où les corps reposent comme aux côtes de l'âme, les souffles. D'un seul, elles ont vibré. L'aède aime encore, chimère que le chant d'Orphée poursuit jusqu'aux enfers. Ne pas se retourner pour voir qu'on est suivi par l'ombre de son amour (page 17) :

*Dans le jour je compte mes pas,
le velours des buissons
protège la longue paresse des chats.
Tu attends la nuit pour renaître.*

Se faire patte de velours pour accueillir la griffe; dormir longtemps pour loger le dernier sommeil. D'entre les ombres, l'ombre survit aux chairs.

Le recueil se termine en ces termes :

*Impérissables,
(un souffle,)
nous ne sommes plus qu'une lueur
dans la main de la nuit.*

Ardente, Anne-Marie nous communique jusque dans la torpeur la sueur des liqueurs. Ivre, c'est le livre de la chair qu'elle nous invite à ouvrir. Un vampire la visite; c'est la morte que sa passion ressuscite. C'est ici l'éloge d'une ultime transgression dont elle met en scène la dévoration, qui culmine dans la profanation. Est-ce de l'hymen que l'hostie est évoquée, de Pâques que les œufs sont couvés? Qu'importe mais qu'à l'offrande, la porte soit ouverte : j'étais morte et tu m'as ciselée.

LECTURES

.....

A l'adorée, son amour refuse le repos de la tombe, dans la nuit, en appelle la dent.

A travers les images brillantes, se déclinent les émois et c'est d'un grand pays que l'onde révèle le paysage. D'entre les méandres des enlacements, se creuse le lit du Tendre. Il revient au lecteur d'en respirer les fleurs, d'honorer les mystères parfumés. Dans l'obscurité de la chair cheminent les relents d'une terre chaude et mouillée, fraîchement remuée. C'est à travers son opacité même que la matière transpire, qu'exsude sa nuit, riante rosée.

Vivre ne prend tout son sens que mortel. Du corps, nous ne pouvons épouser que les sources, que les courbes et le souffle dans l'intimité des humidités : désir des féminités.

C'est donc ici l'éloge d'une transgression impossible. Nous ne pouvons tenir notre désir que dans le regard de l'autre. Toujours le corps est une tombe et quand bien même le plaisir y fait écho, est-ce le rire, est-ce les larmes, est-ce mourir?

Sur les cendres réduites à l'encre des ombres, c'est encore le voile des métaphores dont s'entoure le corps. La chair, l'esprit l'habite ou la hante. Elle est une vue de l'esprit que la viande déchanté.

S'il n'est un crime, le bonheur est un hymne. Il sublime, mystique, le corps à jamais insaisissable. L'androgynisme est le prince qui domine les amours féminines et c'est une mâle passion dont s'expriment les mânes, trop chère morte dont la chair limpide transparait à l'esprit : la sexualité est une spiritualité. La terre même s'ouvre au poète endeuillé, se fend d'une lèvre : la tombe s'humidifie d'une combe.

Je butine, décline ma rapine, hume les épices comme d'une vallée de lys, en connaissance des chairs de lait aux enclosures de sel. Je perçois qu'enfin, pour être à la hauteur du texte comme d'un sanctuaire, il faut que je m'abandonne et qu'à mon tour, je déraisonne, que, dans le glas qui sonne, tout dise enfin : elles ont aimé. Se reprenant, le poète nomme *in fine* ce qu'elle n'avait voulu que déshabiller de mots. Nommer, c'est se séparer.

Page 52 :

*Théra, tu es ma déraison,
mon œuvre en déshérence.*

Et c'est, page 50, une bête blessée :

Un cri à assourdir la mort.

Sur les pas du poète, je remonte le cours de ses vers, page 48 :

Te souviens-tu de nos larmes?

C'est aux pieds de l'adorée une brassée de roses enflammées que dépose l'orante, le témoin de son supplice. Le toucher, l'âcreté, la vue et la vision : elle n'est qu'offrande en manque, possédée en souffrance de brûler. Elle est l'ombre que retient l'absente, page 47 :

LECTURES

.....

*Théra,
sur un tapis de mousse, ta nudité est farouche,
ton étoile de mer, offerte, me retient.*

Tous les sens sont convoqués à l'incantation, les fluides de la vie, les gestes répétés par la cérémonie de leur souvenir. Les mots esquissent un rituel affolé. Page 44 :

*mes lèvres pour te parcourir,
mes mains pour caresser
tes sentes poivrées,
mon sang pour te donner vie.*

(un blanc,)

*Je suis le muletier
de tes verts pâturages.*

L'oblation est au cœur de cette passion, la délivrance que la mystique espère jusque dans sa chair et c'est bien là qu'en sa métaphore, elle dédie son corps au corps disparu.

Page 40 :

*La magie de mon délire
me rend ton pays de chair.*

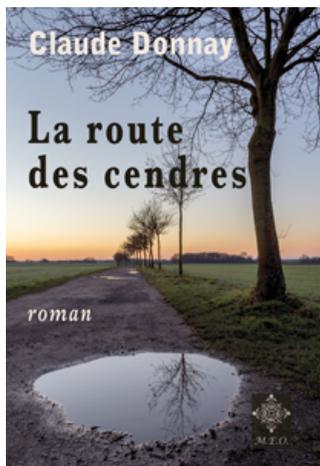
Délice et supplice comme d'un seul calice, c'est à travers les sens que le poète revisite ces voies de la Providence qu'on dit insondables et c'est sans fond l'océan dont le plaisir dresse les vagues. L'intensité irrigue un lyrisme flamboyant : luxe, souffrance et volupté dans la manifestation du verbe. Et tant la vie appela que des profondeurs de son désir, le cri jaillit comme à l'oreille, parle le coquillage mystérieusement.

Mais il faudrait tout citer pour rendre honneur au talent que forge un cœur.

Il me reste à noter que le narrateur épris de la morte, qui soupire de l'y rejoindre, tant son sang lui pèse, esseulé d'être vif, est conjugué au masculin. Cependant, derrière la voix qui tremble d'une telle ferveur, ce n'est pas le désir d'un homme que je perçois, mais l'immersion en territoire féminin. Je n'y vois pas qu'un membre se dresse au rappel d'un pampre, mais l'exaltation merveilleuse des sèves, le sacre d'un blason. Un homme écrirait cela? Il nous dirait le sang noir que broierait son membre, la peau de chagrin de son muscle, l'urne qu'en sanglots, remplirait sa verge blême, la pomme qui ne passe pas.

Jean-Michel Aubevert, ce 15 janvier 2017

Claude Donnay, *La route des cendres*, Bruxelles, Éditions M.E.O., 2017.



Le premier roman de Claude Donnay (1958) – auteur par ailleurs d’une quinzaine de livres de poèmes – s’apparente à un road movie qui doit beaucoup à la « route » de Kerouac et à la littérature d’errance de la beat generation.

Le personnage central, David, décidé, dès qu’il prend la route, à s’appeler William Jack, entreprend de rejoindre le Nord, prêt à tout quitter, chargé de son sac à dos. De France à la Hollande, le vagabond marche, fait du stop, se donne quelques rencontres, et tout en voyageant, rappelle le souvenir de Serena, qu’il a aimée, qui l’a trompé avec Jasper, et dont le lecteur connaîtra le vrai destin. Cette femme était malade, souffrait d’anorexie et David a décidé de se séparer

d’elle.

Le roman – qui cite souvent ses références, London, Kerouac, Burroughs, – propose un parcours atypique, saisi psychologiquement dans toutes ses nuances. L’antihéros est en quête de lui-même, de sa vie, et en même temps responsable d’une mission qu’il se doit de réussir.

Les paysages et les êtres défilent, les scènes se densifient, et la rencontre sur une péniche d’un couple homosexuel de mariniers est une amorce d’apaisement, tout au bout de l’errance.

Donnay donne poids et vérité à son personnage – qui se croit poursuivi par un inspecteur, Tavianucci, – sorte de réincarnation d’un vagabond céleste, sans attaches, rompant les amarres.

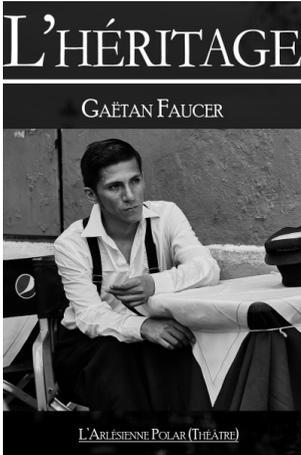
Premier roman, bien écrit, bien observé, au rythme subtil de scènes passées et présentes. La construction en quarante-trois chapitres, alternant les scènes avec Serena et celles de l’errance, offre suffisamment de légèreté pour ménager au lecteur quelques surprises, qui ne soient pas uniquement d’ordre policier.

On retrouve, avec intérêt, les thèmes que Donnay poète traite : celui de la nature, de la passion amoureuse, de la quête personnelle.

Une belle réussite.

Philippe Leuckx

Gaëtan Faucer, *L'héritage*, [s.l.], Editions L'Arlésienne, 2017.



Il y a quelque chose de diabolique dans cette histoire de frères prêts à tout pour gober l'héritage de parents détestés.

Faucer met en place les ingrédients de sa pièce avec un brin de machiavélisme, huilant le tout – décor, dialogue, intrigue – avec une réelle facilité.

Les deux personnages de Pierre (écrivain raté) et de Jacques (qu'il n'a plus vu depuis cinq ans) sont équivoques et duplices à souhait, manoeuvrant en sourdine comme des diables, faux comme on peut l'être quand le désir d'avoir déborde de partout.

L'art du dramaturge nous prend par le bout du nez et nous fourre dans de bien sales draps : le spectateur, le lecteur de cette pièce s'en veut d'être passé avec autant d'innocence à côté du réel :

ah ! ces retrouvailles fraternelles, fausses et bidons !

Cette douzième œuvre de l'écrivain – né en 1975 – reprend les thèmes des précédentes : des duos noirs et fallacieux, des dialogues de sourds et une violence cachée qui ne peut surgir qu'au bon moment.

Bref, un auteur à suivre.

Philippe Leuckx

(article à paraître dans REFLETS Wallonie-Bruxelles)

NDR: Publication numérique disponible à l'adresse:

<https://arlesienne-editions.com/2017/01/30/lheritage-de-gaetan-faucer/>

Jean-Philippe Querton, *T'as des nouvelles de JPé ?*, Amougies, Cactus Inébranlable Éditions, 2017.



J'ai adoré ce recueil, non pas parce que l'auteur est l'éditeur de ma voisine (qui continue d'hurler toute la nuit), mais simplement parce que ce livre est hyper talentueux et que sa lecture fait un bien fou.

C'est un livre drôle, aussi impertinent que son auteur. Qui parfois révèle ici une sensibilité déconcertante (à l'instar d'ailleurs de beaucoup de nombreux cactus qui sévissent dans l'inébranlable maison).

En lisant Jean-Philippe Querton j'ai parfois songé à René Fallet, vous vous souvenez de cet auteur, copain de la bande à Brassens, qui écrivait des romans relevant tour à tour de la veine

whisky et de la veine beaujolais; ici Querton abreuve son inspiration à la veine Chimay bleue et c'est tout aussi délectable.

On se sent tout de suite de la famille en recevant cette drôle de carte postale bourrée de trouvailles et de bonheurs de lecture comme ce *Molière de banlieue*, un facteur nommé Jésus qu'on aurait bien imaginé joué au cinéma par Fernandel, un messie cocu et content qui "prit le silence et le rompit".

On rencontre aussi ces "tontons picoleurs et ma-tantes poudrées" qu'on a tous connus, parfois on est entraîné dans un film de Sautet en plus crade et en plus scabreux, avec cette famille qui s'envoie en l'air de-ci de-là sous fond de pinèdes, pastis et chants de cigales.

Il y a aussi cette incroyable évocation d'une Amélie au bain, surréaliste et drôlatique.

Puis de courts romans en soi, comme *La fille du boche*, ou *Erreur de jugement*, ou encore des réflexions à méditer et ressenties par tous ceux qui écrivent, comme *Les blues de l'écrivain*, et puis de véritables spectacles comme *La maison étroite*, aux étonnantes qualités scéniques, qu'on aimerait bien un jour voir porté à la scène, donnant vie (oui je sais il y a un mort dans *La maison étroite*, encore que).

On se délecte à lire et à relire cette rassurante carte postale, envoyée on ne sait d'où, voguant entre réel et imaginaire, de la littérature quoi ...

Si je devais choisir entre toutes ces nouvelles décapantes, celle qui reste ma préférée serait sans

LECTURES

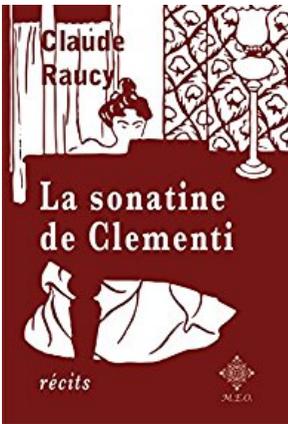
.....

conteste *Les Clandestins*, qui osant flirter avec le fantastique, contient une éclatante déclaration d'amour, sensible et sincère.

Des nouvelles de Jpé ? : un recueil rare et savoureux à déguster en compagnie d'une, ou de plusieurs, Chimay Bleue, qui vous réserve de délectables et très beaux morceaux de littérature.

Anne-Michèle Hamesse

Claude Raucy, *La sonatine de Clementi*, Bruxelles, M.E.O., 2017.



La sonatine de Clementi, de Claude Raucy. De quoi s'agit-il ? D'un ensemble de trois récits. Ni un roman ni un recueil de nouvelles, donc. Et on applaudira Gérard Adam qui aime accueillir des textes en souffrance parce que ne répondant pas aux étiquettes, aux attentes formatées. Comme les *romanouvelles* d'Evelyn Wilwerth naguère.

Les trois textes sont bien écrits et vivants, il y a un réel plaisir de lecture. Quelque part paradoxal car Raucy a choisi de nous présenter des antihéros dont la vie est insignifiante... mais réaliste, du coup.

Le premier récit, qui donne son nom à l'ensemble, est le plus émouvant, teinté d'onirisme et d'impressions exotiques (séjour à Florence). On y suit les pas d'un homme en quête d'un amour passé, qui s'effiloche à travers son interprétation du monde et des faits.

Le deuxième récit, de loin le plus long, *Un héros à la sarbacane*, a des allures de petit roman, avec deux parties, de nombreux courts chapitres, un parfum de Maupassant. Une vie. Celle d'un type ordinaire et peu sympathique. Mais qui se faufile dans un décor présentant des reliefs : la guerre de 40-45, l'exode de milliers de Belges, l'accueil des populations locales (sud de la France), les interactions nouvelles... Quasi adopté par une baronne, amoureux d'une serveuse juive, voyant passer des résistants, des miliciens, des officiers allemands... Baptiste va-t-il se révéler à lui-même ou les événements vont-ils le réinventer ?

Le dernier récit, *Le pion du troisième*, nous présente un surveillant dans une école de province, en pleine crise car agressé, marginalisé, proche de la rébellion. Que lui est-il arrivé ? Mais, est-il victime ou bourreau ? Doit-on s'émouvoir de ses malheurs ou... ?

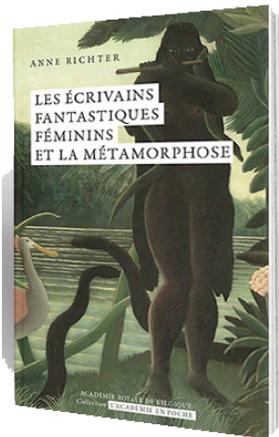
On songe parfois aux *Trois contes* de Flaubert, à cette capacité à nous entraîner avec des

personnalités, des tranches de vie qui n'ont rien de bien *glamour*. Question de style, d'humour, de vivacité dans la narration. Et puis... avouons qu'on a tous croisé de tels personnages, qu'ils nous renvoient un miroir de ces vies-oublies dans lesquelles nous avons parfois peur de basculer. Car il suffit d'un rien, d'un si léger décalage des aiguilles du Sens et de l'Adéquation sur la montre de notre vie, pour que le veule, l'insensé, les ténèbres, la souffrance déferlent, contaminent, absorbent.

Bref, une perle !

Philippe Remy-Wilkin

Anne Richter, *Les écrivains fantastiques féminins et la métamorphose*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, col. l'Académie en poche, 2017.



La grande nouvelliste Anne Richter, essayiste et anthologiste, spécialiste du fantastique, amoureuse de Simenon, et qui fut présidente des Midis de la Poésie, titulaire de nombreux prix, dont celui du Parlement, Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres décerné par la République française, Anne Richter nous régale une fois encore avec ce livre consacré aux écrivains fantastiques féminins.

Edité par l'Académie Royale de Belgique et préfacé par un texte éclairant de François Ost, cet ouvrage nous approche au plus près de ces conteuses de l'étrange, en évoquant leur nature, leur univers et leur devenir.

Avec une pensée pour quelques devancières dont George Sand et Virginia Woolf, ensuite des incursions dans les mondes créatifs de Jeanne Leprince de Beaumont, Marie Darrieusecq, Monique Wateau, Pierrette Fleutiaux, Sylvie Germain...

Richter insistera aussi sur le penchant des actuelles créatrices singulières pour un rapprochement avec la Nature, et le désir de renouer avec leur corps et lui restituer sa part animale.

Je me souviens à cet égard de ce livre troublant, *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés, tellement illustratif de ce désir des romancières de renouer avec leur moi profond et leur nature sauvage ; ce livre m'avait tant marquée...

Anne Richter opère ici un démontage brillant du processus créatif des femmes écrivains fantastiques qui nous amène à la conclusion que le réalisme magique est l'élément naturel de la femme, que la métamorphose se vit par la créatrice comme une délivrance, et non comme une aliénation vécue au masculin (on songe à Kafka et à sa métamorphose dégradante) alors qu'au féminin celle-ci se vit comme une respiration, et même une récompense.

Le mot Liberté s'inscrit même ici comme une suprême récompense.

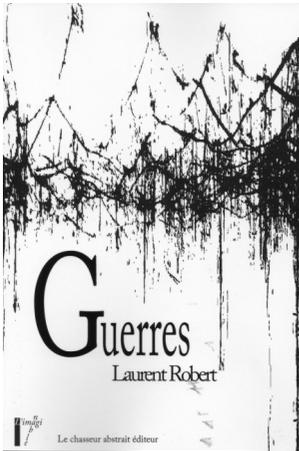
La femme rayonnante de retour à son moi sauvage, renouant avec la Terre-Mère trouve sa place lumineuse dans l'imaginaire des romancières fantastiques modernes.

Le livre intelligent d'Anne Richter offre aux créatrices les ailes nécessaires à ce sentiment de bonheur qu'elles ressentent à s'accorder au Monde.

Anne-Michèle Hamesse

Avril 2017

Laurent Robert, *Guerres*, Mazères, Editions Le Chasseur abstrait, 2017.



Le Hai-Kaï est un genre poétique connu surtout depuis qu'un ancien premier ministre, devenu ensuite président du Conseil de l'Europe, a publié un recueil de ces petits poèmes de deux lignes de cinq syllabes et d'une ligne de sept. Certes, l'on peut être un personnage considérable et s'adonner à la poésie, (il s'en est rencontré plus d'un dans la diplomatie), à condition que ce violon d'Ingres ne fasse point tort à la crédibilité de l'homme public. Pour le poète, le pire serait de paraître un peu bien épigrammatique. Cependant, le moraliste étant le petit neveu du philosophe, la philosophie n'est rien de moins qu'une poésie sérieuse. Personne n'y perd ; et chacun reçoit son tribut de vanité. Pardi ! Que nous resterait-il si l'on nous ôtait cela !

M. Laurent Robert est un poète éprouvé. Il a publié déjà quatre ouvrages dont certains furent primés. Il n'est pas pour autant un poète de « fancy-fair ». Les trois chants de 50 Hai-Kaïs, chacun, sont reliés par une idée continue : celle des guerres. Pour le poète, la guerre est la règle ; la paix l'exception. Et la paix elle-même n'est que « la continuation de la guerre par des moyens différents », ainsi que l'a dit bien avant nous un célèbre stratège.

LECTURES

.....

Il y a la guerre que n'a cessé de connaître le monde : à coups de mitrailles. Et il y a la guerre en dentelles, (bien que M. Laurent Robert y réserve une place de choix au repos du guerrier), c'est la guerre qui se passe dans le mystère des draps. En trois tronçons de phrases, le poète a tout dit. Ce qu'il ne dit pas, on le devine. Et c'est bien plus osé. Le poète a la sensualité à fleur de peau, ce qui est une preuve de bonne santé morale.

Le pénis au puits

Le chemin s'ouvre dans l'âme

Au cri sororal

La paix est un antre

Noir et profond que je baise

Tes cris contenus

On serait tenté de dire à sa suite...

« Memento mori »

Toujours la même chanson

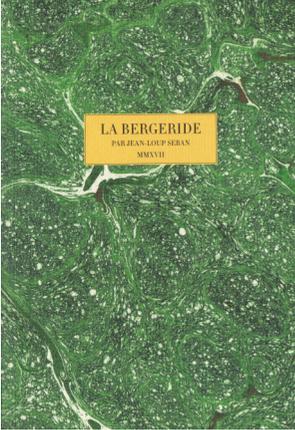
La morne antienne.

On discerne en ces bonbons poétiques, un poète fin, un esprit cultivé, portant la marque de ses fréquentations des poètes rares, tels Robert Graves, Georg Trakl, Thomas Hardy, Apollinaire, et ce Wilfred Owen, dont a donné une traduction des œuvres, qui fait autorité, M. Xavier Hanotte, de l'Académie royale.

M. Laurent Robert, ce nous semble, suit les brisées des écrivains pour écrivains.

Marcel Detiège

Jean-Loup Seban, *La Bergeride*, Bruxelles, Éditions Robert Clerebaut, 2017.



Après *La Bouquineuriade*, voici *La Bergeride*, « spicilege de sonnets antiquisants », prévient la page de titre ornée d'un médaillon représentant un Ancien, assis sur un banc de pierre, et lisant un papyrus. Nous en sommes donc prévenus, il ne s'agit point d'une poésie libre écrite en dégradé, à la perpendiculaire, et à vers blancs, mais d'un recueil, (nous avons failli dire « une glane »), de sonnets savants élaborés dans les règles d'un art établi de longue main par d'éminents Docteur ès poésies.

Le livre en lui-même est un objet qu'on admire ; il intimide par sa couverture cartonnée d'un vert tendre rehaussé d'une étiquette dorée portant le titre de l'œuvre, le nom de l'auteur, et l'année de

son cru en chiffres romains ; on le tourne et retourne avant de l'ouvrir, ce livre précieux, comme fait un amant qui s'apprête à frapper du heurtor à la porte de l'élue, et tourne et retourne, dans l'entour de la chère demeure.

On porte discrètement l'objet à la narine et se délecte de l'odeur de bonne encre d'imprimerie à l'ancienne ; on ouvre enfin le livre et l'on est pris d'admiration pour le soin apporté à cet ouvrage par le Maître imprimeur, en beaux caractères Didot.

L'intérieur n'est pas moins impressionnant, dirons-nous, quoique nous sachions qu'il n'y a que le tissu qui se laisse impressionner. Huit dizains de sonnets d'une perfection technique sans conteste. L'auteur fréquente du beau monde, quelques-uns, dans le fait, des plus illustres personnages que l'Antiquité eût portés en ses flancs : Léandre et Héro, Alphée et Aréthuse, Diane et Endymion, Daphnis et Chloé. Mais aussi « l'élégantissime napolitain », « le coloriste ferrarais », « le perlier de Sorrente », le « pédantissime Ménage »...

« Ami du grand Balzac, pédant grammairien
Honorable rival du chantre de Padoue,
On admire tes vers, on les scande, on les loue ;
Foin du cruel affront du grand comédien ».

Ce quatrain s'appliquerait bien à M. Jean-Loup Seban n'était son enjôleuse modestie. On l'a dit et

LECTURES

répété, son royaume n'est pas de ce monde. Il a élu pour y vivre, plaire et aimer, le siècle XVIIIème, grand siècle de la Raison, du beau langage, de la belle diction, de l'éloquence érudite.

M. Jean-Loup Seban a décidé de réveiller dans leurs tombeaux de grands hommes oubliés, pour leur rendre un hommage qui outrepassa son but, et nous donne occasion d'œuvres originales, où l'on reconnaît le ton de voix de notre ami, sa verve, son emphase, son enjouement, son invention, sa forge.

Pour le plaisir de le copier, et de le lire deux fois, reproduisons ce sonnet de clôture.

La Stèle

Penché sur cette stèle antique et solitaire,
Où repose un grand cœur par le ciel inspiré,
J'écoute un nyctalope en ce lieu retiré
Longuement hululer sa plainte funéraire.

Sous les ormes touffus, firmament tutélaire,
Je lis cette épitaphe en ce marbre cendré
Qui m'apprend que ci-gît un poète lauréat,
Des nymphes du Parnasse, amant et mercenaire.

S'élevant sans orgueil, ce frêle monument
Rappelle au promeneur le destin d'une lyre
Qui sous des doigts divins a conquis un empire.

Aurais-je un jour l'honneur d'un pareil ornement ?
Tout poète crotté, lors des soirs de délire
Rêve à l'éternité au moindre panégyre.

Voici un recueil de poèmes qui plaira aux amateurs de belle poésie classique ainsi qu'aux bibliophiles.

Marcel Detiège

Nicole Verschoore, *Stéphane 1956*, Bruxelles, Éditions Samsa, 2016.



Stéphane a 18 ans. Quel bel âge ! C'est l'âge auquel Paul Claudel connut, il paraît, la révélation de l'existence de Dieu. Mais Stéphane ne se préoccupe pas plus de Dieu que du Diable. Il a 18 ans, et tout lui paraît aller de soi : sa naissance dans une riche famille patricienne, son intelligence, sa facilité d'aperception et sa rapidité d'exécution, sa sœur qui est belle, et qu'il aime comme sa sœur... Il ne se pose pas de question inappropriée... ni existentielle... Il domine la vie. Il domine ses condisciples en tout cas : s'il y échète, il leur prête la main. Il n'y faut point chercher de l'empathie, mais bien plutôt de la condescendance. Presque de la pitié de voir ces malheureux suer comme des bêtes sur des devoirs qu'en un rien de temps il

réussit à ficeler. Tout lui est aisé. Il ne fréquente personne, sauf Thilo, son professeur de philosophie, parce qu'il lui tient lieu de miroir, c'est-à-dire de public, et que lorsqu'il s'y mire c'est lui, Stéphane, qu'il contemple. Il ne lit pas. Il écrit encore moins. Pour quoi faire ? Un livre, qui sera lu plus vite que cela ! Il exalte le culte du Moi, comme Barrès, qu'il n'a pas lu. Car il sait tout sans avoir rien appris ; est revenu de tout sans être parti. Il se préfère à tout le monde (1) . Sa sœur ! Sans être aussi brillante que lui, est bien plus fine. Elle lui apprend ce que sont, et ce qu'aiment les filles. Elle lui montre comment leur caresser l'intérieur des bras du bout des ongles. Légèrement. Il l'écoute stupidement, la regarde comme si elle était un meuble. Son tourment ? C'est son père. Son père qui désire qu'il fasse son Droit, comme lui, et devienne un ténor du barreau. Mais vivre toute sa vie dans la mesquinerie des autres, non merci ! Sa vie, c'est la danse. Son rêve, devenir un grand danseur. Son père s'écrie : jamais ! Sinon... « Quos ego », comme il est dit dans *L'Énéide* ! Et bien alors, il partira. Stéphane lui fait du chantage, et cela réussit. Son père cane. Qu'il fasse donc ce qu'il veut, mais qu'il reste ! Stéphane triomphe. Il est couronné, comme l'indique son prénom. À lui, à présent, de montrer au monde ce qu'il vaut, et que, comme Nijinski, il peut lui aussi exécuter des entrechats dix...

Voici un très beau livre. Un roman écrit au galop, (avec ci et là des accents flamands, que l'on

(1) Il est intéressant de rapprocher cette conception du Moi de cette déclaration d'Orian, dans *Le père humilié* de Paul Claudel : « Les autres ? Je n'ai qu'un devoir envers eux, qui est que le mien propre soit accompli ».

LECTURES

rencontre chez les plus grands, Verhaeren tout le premier), et que l'on lit d'une traite. C'est le meilleur roman, à notre goût, de Madame Verschoore, parce qu'elle l'a tiré tout armé de son imagination, sans faire fond sur une saga, ou une histoire locale. C'est un pur roman. À noter que le professeur Michel Otten, son ami et admirateur, a publié dans « Les Cahiers internationaux du symbolisme », une très complète étude sur l'œuvre imposante de Mme Nicole Verschoore, qui est à juste titre considérée comme l'une de nos grandes romancières belges.

Marcel Detiège

Véronique Wautier, *Cabaner chavirer*, Louvain-la-Neuve, Éditions Éranthis, 2016.



Ce huitième recueil de poèmes (depuis 1998) tisse des poèmes en quête d'enfance et des constructions graphiques mêlées de planches, de cabanes et de formes géométriques. Métaphore sans doute d'une enfance rassembleuse, qui échafaude ses rêveries à coups de bouts de bois et de mots et de larmes.

« Cabaner », nous dit la définition proposée en début de volume, vise tout à la fois l'action de loger dans une cabane et celle de chavirer en mer : de

quoi alimenter la réflexion du lecteur à propos de l'enfance, notre mémoire d'être, double, multiple, complexe.

Véronique Wautier veut « habiter » un territoire perdu, qu'il s'agit de retrouver :

*dans la cabane aux yeux propres
parfois t'épuises et te couches
moitié de toi-même
et le noir rit*

Le poème semble être cette cabane désirée, ce refuge. Les mots, la nature, le merle, la neige déposent ici leurs vœux : *écrire le nom des gens ou un poème sincèrement cabane/ et soudain tout l'espace/ comme des voix qui chavirent.*

Une voix douce, mélancolique, attentive au moindre sursaut de vie, par le regard, par la présence, accompagne sans cesse le lecteur. Ici s'énonce la gravité d'être comme en suspens, entre le passé qui fuse dans ce coin de ciel et l'écoute présente d'une vie mesurée, peut-être amoindrie, sans cesse guettée comme on attend ces cris d'oiseaux.

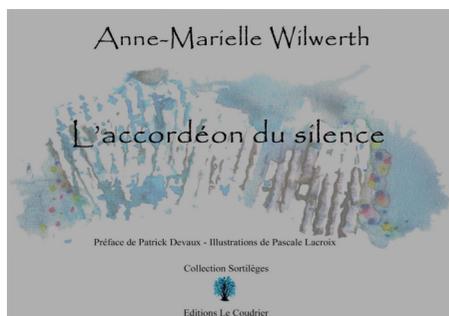
LECTURES

L'écriture brève s'écoule en quelques vers, fragments tendus de constats, de descriptions concises et de souhaits. À l'image de la vie.

Même au cœur de la perte, de l'absence, une petite lumière – celle de l'écriture, celle de la cabane désirée – semble défier le sort. C'est la beauté du livre de conjoindre ainsi les pôles de l'existence, toujours tendue, déchirée, entre peur et vie, comme une cabane qui prendrait l'eau, dans le risque de toute aventure.

Philippe Leuckx

Anne-Marielle Wilwerth, *L'accordéon du silence*, Monty-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Après vingt recueils, Anne-Marielle Wilwerth signe ici peut-être son plus beau livre. L'écriture y coule avec grâce, densité, sensibilité, n'hésitant pas à livrer des pans plus méconnus d'un portrait saisi « dans l'encrier de l'avenir », avec ce dosage d'optimisme et de gravité.

Avec audace et détermination, la poète signale ici un travail raffiné sur soi, sans tapage ni égotisme,

livrant failles, « absence de soi-même », puisqu'il faut, dit-elle « déboutonner les inquiétudes », chercher « une vie plus souple ».

Elle écrit selon sa formule personnelle en peu de vers pour mieux livrer la « paroi poreuse du monde », nous « faire des confidences », tout attentive à ce « poème à naître » comme un enfant qu'on soigne avec délicatesse.

Qu'elle parle des îles (Ouessant) ou des voyages en « mémoire clandestine », l'auteur se pose des questions sur ces « joies métisses », sur « l'instant tellement palpable ».

La fluidité des poèmes (« un poème rampe sous la dune ») chante aussi bien « le chant rassurant de l'océan » que le doute d'avoir « maraudé en vain/ dans le vaste verger marin ».

Poésie fleurie, dont les images vagabondent librement dans la nasse de notre lecture.

Nous avons aimé la simplicité des notations (« l'invisible est semeur d'écume »), la petite musique qui honore « félinement » le « blanc », le goût « de la transhumance », « cette nomade liberté » qui enchante ces vers, comme « les joies simples de l'âme », lorsqu'on s'est « dépouillé de soi ».

En pleine maîtrise, la poète entame un nouveau pan de sa création : bon vent à celle qui sait aussi bien écouter les silences et en faire un nid chaud de poèmes transparents.

Philippe Leuckx

Mimi Kinet, *Le temps de passer*, Amay, Éditions L'Arbre à paroles, 2016.



Vingt ans après sa mort (1948-1996) paraît enfin, grâce au travail patient et rigoureux d'Agnès Henrard et de Claude Donnay, l'œuvre complète de Mimi Kinet. On y retrouve les textes édités en 1997 à l'Arbre à paroles, préfacés à l'époque par André Doms et Pierre-Yves Soucy, suivis de ceux groupés sous le titre « Derniers nés » qu'elle destinait à un futur recueil. Le nouveau volume compte plus de 350 pages et porte sur la jaquette bleue le visage d'une femme encore jeune que le peintre Costa Lefkochir a saisi dans une expression à la fois radieuse et inquiète, le front barré par une couronne de liens et un message graphique inséré sous la forme d'un signet. Toute l'attente de cette poésie haletante palpite dans ce regard qui nous invite à la suivre dans son itinéraire

littéraire, extrêmement personnel, riche, captivant et déroutant en même temps. Même si l'on pense parfois à Michaux ou à Char, tant l'énigme se confond avec le mystère, l'éclair de la parole avec l'explosion surréaliste, la lucidité foudroyante avec les forces obscures du langage, la lecture de cette poésie fragmentée, vécue et pensée toujours dans la fièvre, le désir fou, le regret, la nostalgie, la hantise de la mort, plonge le lecteur dans le ravissement autant que dans le saisissement et le doute, le risque de l'interprétation littérale. Mimi Kinet, femme-enfant au sens plein du terme, adulte redoutable d'intuition et d'audace, enfant fascinée par les métamorphoses de l'univers, joue constamment sur l'opposition des contraires, la vision enchantée, le rêve enivrant, la liberté absolue de l'adoration et de l'expression avant de se retourner violemment sur l'attrait du vide, la fin de toutes choses, la condamnation cruelle et désespérée de l'illusion, du jugement à court terme, de l'autosatisfaction, de l'espérance même. Ce n'est pas en vain qu'elle a fréquenté et traduit la poésie grecque car son écriture métaphorique et ensorcelante, sa haute conception du monde trahissent une attirance irrésistible pour les paysages mythiques et fabuleux du pays d'Elytis tout en s'accrochant dangereusement aux pics d'Héraclite et à ses anti-thèses tragiques. Rien n'est acquis pour elle, toute joie éclate, se déforme et se fond en son ombre, comme un fruit splendide qui s'écrase sur la terre, sous l'action vengeresse du vent.

LECTURES

*Nous n'emporterons de nos vies
que les débris d'un chant
que, jour après jour,
nous aurons patiemment réduit au silence.*

Le poète n'aura fait que prendre *le temps de passer*, à peine ou à pleines mains, selon l'heure de sa trop courte vie, tous ses sens intensément aiguisés ou toute sa conscience en éveil, prête à l'extase comme à l'extinction des feux, fidèle servante du chant jubilatoire ou funèbre, porteuse de pages et d'images fantastiques avant d'inventer une nuit impitoyable qui détruira chaque étincelle et la plus aveuglante des certitudes. *Tes larmes sont désertiques*, avoue-t-elle, mais comment pourrait-elle s'empêcher de regretter sans relâche le bonheur perdu, l'innocence des années printanières, la clarté des commencements, elle qui achève son œuvre, injustement inachevée, en reconnaissant son inépuisable et vaine impuissance à garder l'eau des vagues immenses dans ses mains mendiantes ?

L'œuvre a été présentée à Liège, le 12 novembre 2016, dans le cadre d'une soirée d'hommage à la poétesse. Un émouvant concert offert par Photis Ionatos a clôturé la séance.

Michel Ducobu

COURRIER DES LECTEURS

Adressée à M. Marcel Detiège, en réaction à son article à propos de la personnalité de Georges Bouillon paru dans notre 21^e numéro (décembre 2016), nous recevons cette lettre de M. Jean-Louis Cornellie dont il nous a paru intéressant, avec son accord, d'assurer la publication.

Bruxelles, le 6 janvier 2017

Monsieur Detiège,

Parmi vos nombreux articles parus dans le numéro de décembre dernier de « *Nos Lettres* », j'ai aussitôt épinglé celui sur Georges Bouillon que vous décrivez « assez critique », comme un être « redoutable » : « terrible et adorable Georges Bouillon », description un rien paradoxale pour le moins !

Lorsque j'annonçais ma visite au 40, rue de Vieux-Virton, à « *La Dryade* », je n'ai jamais vraiment eu le sentiment (ou la crainte) de subir un long (ou trop long) monologue. Il ne m'attendit jamais de pied de plomb ou de pied ferme sur le pas de sa maison. Tout au long de vingt années, je n'eus qu'à me féliciter de le rencontrer et de « subir » sa passion de l'écrit(ure). Oui, parfois il pouvait dire « tout le reste est littérature », mais il avait aussi le don d'écouter et j'en fus, j'ose l'écrire, un témoin sans doute privilégié. Il aimait les bibliothécaires-documentalistes ! Et l'a prouvé maintes fois ! Je fus de l'aventure de « *La Dryade* » – comme vous y écrivîtes souvent – et y ai participé et eu la permission – aussitôt gentiment accordée – de préfacier l'un de ses écrits. Nous eûmes ainsi une longue, très amicale correspondance. J'eus la chance de le rencontrer en maintes occasions en Gaume, à Bruxelles, à Venise par deux fois – nous y fûmes invités à la Société européenne de Culture. Était-il, comme tant le pensèrent et le jugèrent, égotiste ou borné ? Non pas, car un jour – par un splendide été – je lui fis : « Toute la philosophie, finalement m'ennuie, elle panse ou guérit les blessures parfois mais ne résout rien ». Et il me fit : « Ma foi, je ne te contredirai pas ».

Humaniste, très aimable avec celles et ceux qui m'accompagnaient, ce « lion » fut un sincère ami. Je juge votre article hivernal. Il ne cerne pas vraiment l'âme d'un poète et d'un mal-aimé. Le vieux lion méritait plus d'honneurs que d'indignités.

Avec mes très cordiaux saluts, monsieur Detiège.

Jean-Louis Cornellie

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le mardi 28 février 2017 a été diffusée sur la chaîne de télévision France 3 l'émission *Alain Berenboom, les clés d'une enfance*, réalisée par Mona Makki. Elle a été reprise par les chaînes de l'Outre-mer français, Télé-Bruxelles, ainsi qu'une trentaine de télévisions nationales francophones.

- Le 4 janvier 2017, le prix de poésie 2016 attribué par l'A.R.E.A.W. a été remis à Mr **Guys Beys** à l'Espace Wallonie-Bruxelles. Une lecture des poèmes a été donnée par Véronique Leurs, Alain Miniot et Léonce Wapelhorst.

- Le mercredi 1er février 2017, Mr **Joseph Bodson** a présenté son ouvrage *L'hiver des prunelliers : une enfance à Soye* à l'Espace Wallonie (Bruxelles). Le même jour, il a présenté l'ouvrage de Jean-Louis Étienne, *Jean Ray/Thomas Owen : correspondances littéraires*, en compagnie de Mireille Dabée.

- Le mardi 18 avril 2017, Mr **Bob Boutique** a été l'invité de Sarah Prévinaire sur l'antenne de Radio Éghezée.

- Mr **Thierry-Marie Delaunois** a dédié ses ouvrages au salon « Livre Paris 2017 » le 24 mars 2017.

- Le jeudi 20 avril 2017, au Centre Culturel d'Huy, Mr **Guy Delhasse** a présenté le roman *De Profundis*, d'Emmanuelle Pirotte.

- Mr **Renaud Denuit** a été l'orateur invité du groupe de réflexion « Pensée libre pour l'Europe » le vendredi 3 février 2017, dans le cadre d'un déjeuner-conférence qui s'est tenu à la Maison de l'Union des Anciens de l'ULB. Le thème choisi lui a permis de développer les principales idées de son dernier livre, *Politique culturelle européenne* (éd. Bruylant).

- Le 24 janvier 2017, **Anne-Michèle Hamesse** a présenté son dernier recueil de nouvelles, *Ma voisine a hurlé toute la nuit* (Cactus Inébranlable éd.) à la librairie Candide, 1-2 place Brugmann à Ixelles. La rencontre a été animée par Mr **Michel Joiret**.

- Mme **Ghislaine Jermé** a présenté son dernier roman *Le bal des coloquintes* sur RTC TÉLÉ Liège, lors d'une émission enregistrée le 10 janvier 2017.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le 16 février 2017, la pièce d'**Armel Job** *L'évasion de Socrate* (éd. Samsa) a été l'objet d'une lecture-spectacle au théâtre Blocry (Louvain-la-Neuve), dans une mise en scène de Jean-Claude Idée avec Alexandre von Sivers, Myriem Akheddiou, Jacques Neefs, et Yves Claessens.

- Le vendredi 10 mars, Mme **Silvana Minchella** a été invitée par la bibliothèque de Neder-Over-Heembeek (Bruxelles) afin d'y présenter l'ensemble de son œuvre, et plus particulièrement son dernier roman, *Angela* (éd. Chloé des Lys).

- Le jeudi 2 mars 2017, Mr **Adolphe Nysenholc** a prononcé une conférence sur le thème «Humour et Juifs au cinéma» à l'Institut d'études du judaïsme de l'ULB.

- Le 21 février 2017, à l'initiative des Midis de la Poésie et du Réseau Kalame, Mme **Colette Nys-Mazure** s'est entretenue avec Marie Ginet dans une conversation intitulée « L'écriture en partage», autour des notions de classique et de contemporain en poésie, de l'oral et de l'écrit, du viscéral de l'esthétique, de l'héritage et de l'invention.

- Mr **Éric Piette** a entamé une résidence d'écriture en Sarre en février et mars 2017 dans le cadre de la quatrième édition du Printemps Poétique Transfrontalier.

- Le mardi 7 mars 2017, Mme **Florence Richter** a publié son billet sur le thème « Lettre d'amour à mon bouquiniste » dans la rubrique « débats » de la Libre Belgique.

- Entre les 27 et 30 janvier 2017, au Festival de la Biographie de Nîmes, Mr **Daniel Salvatore Schiffer** a présenté ses ouvrages sur Oscar Wilde, Lord Byron, et David Bowie. Le 23 février 2017, au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris, une table ronde a été organisée autour de son œuvre, en compagnie de l'historienne et psychanalyste Élisabeth Roudinesco et des écrivains Patrick Besson et **Jacques De Decker**. Il a publié un article concernant le criminel de guerre kosovar Ramush Haradinaj le 6 janvier 2017, sur son blog du « Nouvel Observateur », ainsi qu'un hommage à David Bowie, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, à la une du site de la RTBF le 17 janvier 2017. Cet article a été repris sur les sites « L'Obs », « AgoraVox » et « L'Express » (France), ainsi que « Le Jeudi » (Luxembourg). Sur le site du journal Le Soir, il a publié un article critique sur François Hollande le 16 janvier 2017. Le 1er février 2017, en une du

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

site de la RTBF, il a publié un article sur le décret anti-immigration signé par le nouveau président américain. Un entretien avec Marie de Hennezel consacré aux forces de l'esprit et à la mort acceptée a été publié dans *Le Soir* le 7 mars 2017. Il a donné une conférence à ce sujet le 21 mars à Flagey (Bruxelles), organisée par le journal « *Le Soir* » et le magazine « *Psychologie* ». Le 25 mars 2017, sur les sites « *AgoraVox* », « *L'Express* » et « *Nouvel Obs* » a été publié son entretien avec l'éditeur français Gérard Berréby. Le 4 avril 2017, il a publié une tribune consacrée à Aleksandar Vucic à la une du site de la RTBF et du site français « *AgoraVox* ».

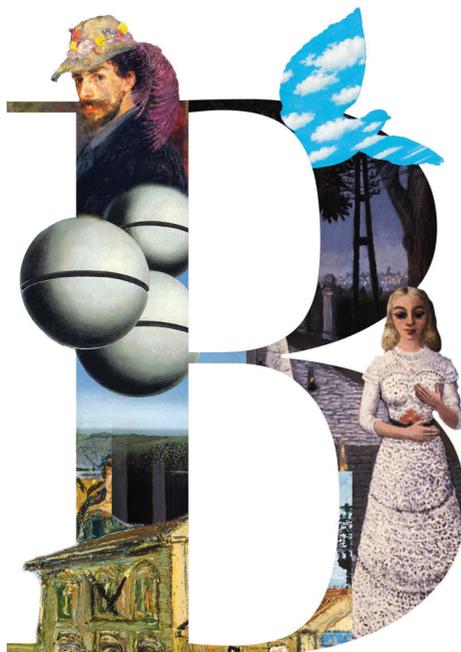
- Le prix Mompezat 2016, qui est décerné à Paris par la Société des Poètes français, a été attribué à Mr **Jean-Loup Seban** pour son recueil *La Bouquineuriade*.

- Depuis le début de l'année 2017, Mr **Daniel Soil** offre ses services à la bibliothèque communale d'Ixelles en tant qu'écrivain public. Il y assure des permanences tous les mardis de 10 à 13h.

- Le vendredi 13 janvier 2017, Mr **Michel Torrekens** s'est entretenu avec Mr **Jacques De Decker** à propos de son dernier ouvrage *Papas !* (éd. Zellige) à la bibliothèque des Riches Claires.

- Le spectacle de Mme **Évelyne Wilwerth**, *Les théâtrines d'Évelyne*, a été créé du 26 au 29 avril 2017 à La Clarencière (Bruxelles) dans une mise en scène de Bernard Lefrancq, avec Julie Dieu, Florine Elslande, Renée Fonck, Ariane Thymour et Jean-Pierre Wallemacq.

Dans le cadre des Entretiens du Non-Dit, l'Association des Écrivains Belges présente un « état des lieux » de la littérature belge de langue française.



comme
Belgique
et
Bouillon
d'écritures

Au cours de l'année 2017,
Michel Joiret s'entretiendra avec quatre personnalités du monde littéraire :

Anne Richter

- Le mercredi 15 mars à 18 H

Marc Quaghebeur

-Le mercredi 7 juin à 18H

Jacques De Decker

-Le mercredi 4 octobre à 18H

Joseph Bodson

-Le mercredi 13 décembre à 18H

A.E.B. 150, chaussée de Wavre à Ixelles | RSVP : 02- 512 36 57

Le Non-Dit
ART ET LITTÉRATURE



Soirées des Lettres

Mercredi 17 mai 2017

Joseph Bodson, présentation Michel Arnold, lectures Audrey Seeger

Agnès Sautois, présentation par Jean-Loup Seban

Gaëtan Faucer, *Palindrome*, présentation Philippe Leuckx

Mercredi 21 juin 2017

Anne-Marielle Willewerth, présentation Philippe Leuckx

Martine Rouhart

Michel Cliquet, *Fistera Blues*, présentation Carino Bucciarelli

Adresse des événements :

AEB

Chaussée de Wavre, 150

1050 Bruxelles

Nouveau! L'apéritif des poètes

L'AEB renoue avec une belle tradition remontant à Roger Foulon (Président 1973 - 1994). Des auteur(e)s de Poésie accompagné(e)s de leurs éditeurs vous donnent rendez-vous pour un apéritif poétique et convivial à l'AEB.

Le **samedi 6 mai 2017 à 15h**, Paul Mathieu, Patrice Breno et Jacques Cornerotte vous conteront la grande aventure de la revue "Traversées" éditée à Virton depuis 1993.

COTISATION 2017

Nous invitons les membres et les « amis de la littérature » à s'acquitter de leur cotisation pour l'année 2017.

*Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser le montant de 33 € au compte de l'AEB :
IBAN BE64 0000 0922 0252 - BIC BPOTBEB1*

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°22 | AVRIL 2017



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.